

T. TRILBY

La princesse héritière



BeQ

T. Trilby

La princesse héritière

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 369 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Vacances et liberté

La princesse héritière

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustration : Manon Iessel.

À Blanca, capitale du royaume de Labonie, la sortie de l'école Saint-Jean est toujours très animée. La plupart des fillettes viennent à bicyclette et un garage a été construit par les Mères de l'Assomption qui reçoivent les enfants des meilleures familles de Blanca.

Les études sont couronnées de succès aux examens, la discipline est sévère mais gaiement acceptée par la majorité des écolières, car les femmes qui les élèvent et les instruisent savent intéresser et distraire toute cette jeunesse avide d'apprendre et rêvant de situations jusqu'alors réservées aux hommes.

Ce jour d'avril où le soleil est éclatant, près de la grille d'où l'on aperçoit le magnifique jardin, les mamans ou les grandes sœurs attendent que l'heure de la sortie arrive.

Tout le monde reste là, sans impatience, car midi est proche et l'exactitude la plus ponctuelle

est observée.

Un groupe de trois petites filles accompagnées de leur mère se tient près de la grille avant toutes les autres personnes et les fillettes, agitées, ne cessent de répéter :

– Elle va venir, dis, maman, tu promets ?

Une dame, plus curieuse que les autres, demande à la plus grande des enfants :

– Qui attendez-vous avec tant d’impatience ?

Et sans hésiter la fillette répond :

– La princesse héritière.

– Elle ne va pas tarder, elle sort toujours dans les premières.

Et la maman des petites filles se permet de demander à la dame curieuse :

– Est-ce que la princesse sera à bicyclette ou à pied ? Je ne la connais pas et les photographies sont souvent peu ressemblantes.

Et gentiment la dame répond :

– Elle sort presque toujours avec ma fille, bicyclette en main. Les élèves n’ont le droit de

s'en servir que dans la rue. Je vous la montrerai et quand on l'a vue une fois on ne l'oublie plus.

– On dit qu'elle est très bonne, reprend la maman des petites filles avec une certaine angoisse dans la voix.

– Non, répond la dame, elle n'est pas bonne, c'est la charité même. On ouvre la grille, les voilà ! Regardez bien, mes enfants, la grande fille qui a un chandail bleu et un béret rouge, c'est la princesse héritière : la princesse Marina.

Les petites filles n'attendaient que ces mots et sans que leur maman leur dise, elles se précipitent vers celle qu'on a désignée comme la princesse héritière.

La princesse est une grande fille blonde, très maigre, ni laide ni jolie, mais des yeux magnifiques, bleu très clair illuminent son visage et le sourire l'embellit. Des cheveux blonds frisés sortent d'un petit béret rouge mis n'importe comment, la coquetterie n'est pas encore venue chez elle, et se penchant vers les trois fillettes qui l'entourent les mains levées, elle entend :

– Sauvez notre papa, il ne faut pas lui faire du mal, sauvez notre papa, il est si gentil !

La princesse caresse les têtes des enfants dont les yeux sont pleins de larmes et elle interroge l'amie qui est près d'elle :

– Connaissez-vous ces petites filles ? Que demandent-elles ?

Et l'amie, apercevant la maman qui vient les chercher répond :

– Ce sont les petites Sandor.

La princesse héritière immédiatement se redresse. Sandor ! Elle connaît, hélas ! ce nom. Convaincu de trahison, complot contre le roi, il a été arrêté, son procès s'est terminé hier soir et l'avocat général a réclamé pour lui la peine de mort. C'est affreux de penser que le condamné va laisser sur la terre ces trois petites filles et cette jeune femme dont le visage plein d'angoisse, silencieuse, supplie autant que les enfants.

Confiant sa bicyclette à son amie, prenant les fillettes par la main elle les reconduit vers leur mère.

– Madame, dit-elle d’une voix douce, si tendre que les larmes de la jeune femme s’arrêtent instantanément, je vous promets que je ferai tout ce que je pourrai. Je vais demander la grâce de votre mari.

Et la jeune femme balbutie :

– Il n’est pas coupable... il a voulu sauver le pays... Il a beaucoup de camarades et c’est lui qui va payer pour tous. Ayez pitié de nous ! Qu’on nous chasse, nous nous expatrierons, nous disparaîtrons, mais laissez à mes petites filles leur papa !

Et la princesse reprend en tendant la main :

– Ayez confiance, je ferai ce que je pourrai. Gardez l’espérance.

Un baiser rapide aux petites filles et Marina sort avec son amie en disant :

– Je veux sauver ce papa, je le sauverai. À demain !

Et, enfourchant sa bicyclette, elle se dirige en toute hâte vers le palais royal.

C’est une grande bâtisse sans aucun caractère.

Les architectes ont cherché à imiter Versailles ou Trianon mais ils n'ont guère réussi. Le palais est imposant et lourd.

Arrivée devant la grille un garde s'approche pour prendre la bicyclette de la princesse qui le remercie gentiment et grimpant les marches deux par deux, elle entre dans le palais. Une grande antichambre carrée où des soldats montent la garde, vite Marina la traverse et se dirige vers la salle qui précède le bureau du roi où tous les matins Sa Majesté travaille.

En entrant dans cette pièce où sont les secrétaires du monarque elle interroge l'un d'eux :

– Sa Majesté est-elle là ?

– Oui, Altesse, mais M. le président du Conseil vient d'arriver et Sa Majesté a demandé qu'on ne les dérange pas.

– Peut-être, répond Marina d'un ton ferme, mais j'ai besoin de voir aussi M. le président du Conseil. Voulez-vous m'annoncer ?

Le secrétaire est hésitant, l'ordre du roi a été

formel. Marina s'en aperçoit et dit avec un sourire :

– Je comprends, vous ne voulez pas désobéir, eh bien je m'annoncerai moi-même.

Sans plus attendre elle s'avance d'un pas décidé vers le bureau. Elle frappe, et comme on ne lui répond pas ouvre brusquement la porte.

Le roi est assis devant une large table où des dossiers sont accumulés, le président du Conseil est en face de lui. Le bureau est une grande pièce imposante, éclairée par une baie qui donne sur le parc, plein de fleurs à cette époque de l'année.

Marina n'aime pas ce bureau où, pense-t-elle, on fabrique des choses qui souvent ne sont pas agréables pour le peuple où elle ne compte que des amis.

En entrant, malgré le visage sévère de Sa Majesté qui ne comprend pas cette visite, Marina s'élançait vers son père en disant d'une voix ferme, mais pleine d'angoisse :

– Sire, pardonnez-moi, j'ai franchi tous les barrages. Je ne me suis pas occupée des

consignes, mais je devais vous voir immédiatement, je n'ai qu'un court délai et je voudrais apporter là où est le désespoir l'espérance. Père, écoutez-moi ! Vous êtes le roi, vous avez le droit de grâce, vous pouvez pardonner et ce serait magnifique de le faire. Papa, je vous en prie, écoutez-moi, non pas avec vos oreilles mais avec votre cœur. Il s'agit de Sandor, condamné à mort. Il a une femme et trois petites filles que je viens de voir. Elles m'ont suppliée d'intercéder près de vous pour que vous rendiez leur papa qu'elles chérissent. Vous ne refuserez pas. Ils s'en iront tous, vous ne les reverrez jamais, mais il faut, vous devez pardonner !

En disant ces dernières paroles, les mains jointes, Marina s'est agenouillée devant son père.

– Vous voyez, reprend-elle, je vous prie comme je prierais dans une église et j'espère que le bon Dieu va venir à mon secours et qu'il vous rappellera que Jésus a toujours pardonné.

Le visage de Sa Majesté ne reflète plus la colère qui, au début de cette scène, l'avait envahi.

Il ne supporte pas que sa femme ou sa fille se mêle des charges de l'État, mais quand il voit Marina à genoux, les yeux pleins de larmes, il se décide à lui répondre :

– D'abord, relève-toi ! Prends une chaise, assieds-toi... Nous allons t'expliquer pourquoi je dois refuser la grâce qui m'est demandée par ma fille et un grand nombre de mes sujets.

– Si Sa Majesté acceptait, s'écrie le président du Conseil, ce serait la porte ouverte à la révolution et les complots que nous ne pourrions pas toujours découvrir recommenceraient. Dans un siècle aussi bouleversé que le nôtre il faut un exemple. Altesse, croyez que Sa Majesté le sait. Le condamné a demandé à ne pas être pendu, il sera fusillé. C'est tout ce que Sa Majesté peut accorder.

– Mais, monsieur le président, reprend Marina prête à se mettre en colère, c'est à mon père de répondre et je suis certaine qu'il ne voudra pas refuser la grâce que je lui réclame.

Furieux, le président s'écrie :

– Vous ne savez pas, Altesse, que si le complot dont Sandor était le chef avait réussi, Sa Majesté, votre père, et peut-être sa famille ne vivraient plus aujourd’hui ou seraient les prisonniers d’une bande de rebelles ? Rappelez-vous ce qui s’est passé dans un pays voisin du nôtre. Le roi, sa mère, ses sœurs ont été égorgés sans que personne ne tente de les défendre. Voulez-vous que ces actes abominables se renouvellent ? Si c’est votre désir Sa Majesté n’a qu’à accorder la grâce que vous sollicitez.

Marina a observé son père qui regarde une grande page, remplie de signatures, qu’on lui a apportée ce matin : la pétition pour Sandor, probablement ? Que peut-elle ajouter à ce qu’elle a dit ?

Silencieuse, bouleversée, elle se lève. La vie de son père, de sa mère, sont en jeu, a-t-elle le droit d’insister ? L’image des trois petites filles est devant elle. Va-t-elle les sacrifier ? Est-ce vrai que cette grâce accordée peut déchaîner des gestes affreux que le président du Conseil lui a rappelés ? Ce serait trop atroce qu’un acte de

bonté entraîne une chose pareille !

– Père, dit-elle d'une voix grave, je vais à la chapelle pour prier, supplier que Dieu intervienne et vous guide. Vous irez, sans doute aussi, avant de donner une réponse définitive, et comme vous écouterez notre Maître à tous j'obéirai, comme vous aurez obéi à un ordre qui ne viendra pas des hommes.

Et en s'inclinant elle ajoute : Mes excuses, Sire, de vous avoir dérangé.

Lentement Marina s'en va. Le roi et le président du Conseil qui la regardent s'éloigner comprennent qu'elle emporte un lourd chagrin, et comme Sa Majesté adore cette fille unique il éprouve un profond malaise. Cela le rend injuste pour le président du Conseil qui n'a dit, somme toute, à la princesse, que la vérité.

Tous les trônes actuellement ne sont guère solides et comme ceux qui en étaient les héritiers n'ont pas donné l'exemple qu'ils devaient donner, les peuples n'admettent plus d'être gouvernés par des rois dont la vie publique et privée n'est pas à la hauteur de la tâche qu'ils ont

acceptée.

Dans la chapelle Marina ne se met pas à genoux. Elle s'assied, à bout de forces. Elle se rend compte que le refus de son père, les paroles du président du Conseil l'ont atteinte au plus profond de son être.

Elle est entrée dans ce bureau si confiante, le roi ne lui refuse pas grand-chose et elle était certaine d'obtenir cette grâce. Déjà son cerveau, encore enfantin, avait imaginé ce qu'elle ferait après que sa demande eût été agréée. Elle reprendrait sa bicyclette, réclamerait l'adresse de la famille Sandor et irait elle-même annoncer la bonne nouvelle.

Elle avait déjà vu par la pensée la joie des trois petites filles, joie qu'elle aurait partagée avec elles.

Et maintenant ce beau rêve est terminé et devant l'autel de Celui qui a accepté toutes les injustices et tous les outrages, elle est malheureuse, comme elle ne l'a jamais été. Elle a quatorze ans, et elle peut dire que jusqu'à présent elle n'a pas souffert. Elle n'a jamais pleuré et

aujourd'hui, dans cette chapelle, où tout est calme et silence, des larmes, de grosses larmes douloureuses sont venues dans ses yeux et roulent sur son visage qui garde encore des traits enfantins.

Elle ne prie pas, elle est trop malheureuse. Que dirait-elle à ce Dieu qui a souffert plus que tous les hommes ? Les prières qu'on lui a apprises tout enfant elle ne veut pas les dire, elle va raconter à ce Jésus qu'elle aime, qu'elle vénère, sa grosse peine et elle va Lui demander d'intervenir pour sauver le papa des trois petites filles.

Elle reste là un long moment et la paix qui est dans la petite chapelle la calme. Elle s'est souvenue, elle sait maintenant, que Dieu est le Maître de toute vie, c'est donc de Lui que dépend le sort de Sandor. Elle espère. Dans une église l'espérance vient toujours au secours des cœurs désolés.

Au moment de quitter la chapelle elle se met à genoux, implore la Vierge les mains jointes, les yeux levés vers celle qui console et intercède

auprès du Maître des hommes.

Elle, monte rapidement à son appartement, la gouvernante l’y attend. Elle rappelle à Son Altesse que celle-ci a des devoirs à faire pour le lendemain.

La bonne élève, toujours dans les trois premières, refuse de se mettre à sa table de travail et affirme qu’elle a très mal à la tête. Elle veut se coucher et dormir pour ne penser à rien.

Son visage gonflé, bouleversé, indique son état et la gouvernante n’insiste pas. La femme de chambre va préparer le lit et la princesse prendra un cachet qui apaise ses migraines et la fait toujours dormir.

Et dix minutes après, Marina, après une brève toilette, est dans sa chambre de princesse héritière, chambre qu’elle a voulue très simple mais qui est charmante : un divan, de la cretonne fleurie, des meubles modernes qui viennent de France.

Elle a refusé tout goûter et a demandé à sa gouvernante de prévenir Leurs Majestés que la

migraine l'empêcherait d'avoir le plaisir de dîner avec eux.

Le cachet pris, après une dernière prière, Marina ferme les yeux et s'endort, oubliant tout.

Et à l'heure du dîner le roi et la reine sont seuls dans la grande salle à manger où le maître d'hôtel et les valets s'empressent. Le roi a dû écouter longuement son président du Conseil, dont les ministres partageaient l'opinion, aussi le roi est-il de fort mauvaise humeur.

Refuser la grâce sollicitée pour un condamné à mort est toujours, pour celui qui détient le pouvoir, affreusement pénible, et puis le roi se rappelle le désespoir de la princesse héritière qui a parlé des trois petites filles du condamné pour lesquelles elle l'implorait.

Le roi n'a voulu avoir ce soir, à sa table, aucun convive. Son visage est sévère, ses mains sont crispées, il refuse les plats qu'on lui apporte malgré l'insistance de la reine ; lui aussi, comme Marina, a la migraine et voudrait bien pouvoir oublier tout, dormir. Mais il sait bien que le sommeil ne le visitera pas, malgré les stupéfiants,

il sera hanté par d'affreux cauchemars. Demain, à cinq heures, Sandor sera fusillé au lieu d'être pendu comme tous les grands coupables, c'est la seule grâce que le roi a pu lui accorder...

*

Le lendemain matin Marina se réveille très tard et derrière les persiennes qu'on n'est pas venu lui ouvrir, comme d'habitude, le soleil est là et quelques rayons s'infiltrent et viennent mettre de jolies taches sur le parquet d'un bois rare, superbe, envoyé de la grande forêt par les sujets du roi spécialement pour la princesse héritière.

Quelle heure est-il ? Marina regarde la petite pendule près de son lit et constate qu'il est neuf heures. Et l'école ! Mais elle se souvient que c'est aujourd'hui jeudi et, comme d'habitude, miss Mary, sa gouvernante anglaise l'a laissée dormir. L'autre, la Française, protocolaire mais très bonne, n'arrivera qu'à dix heures et toute la journée il faudra parler avec elle en français, une

langue difficile mais que Marina aime bien. La gouvernante apporte toujours avec elle revues, journaux, romans d'écrivains français si intéressants à lire.

Étonnée que la femme de chambre ne vienne pas, Marina sonne et attend, puis tout à coup, le somnifère cessant d'agir, elle se souvient que c'est ce matin que les trois petites filles vont perdre leur papa. Quelle tristesse l'envahit !

Elle se lève, met une robe de chambre en crêpe de Chine blanc et va elle-même ouvrir les persiennes puisque personne ne vient. Sa chambre donne sur le jardin fleuri, c'est un magnifique matin de printemps, mais ce qui l'étonne c'est que deux soldats, mitraillettes en main, se promènent lentement dans l'allée principale menant à la terrasse du palais, terrasse sur laquelle donnent les portes-fenêtres du bureau où le roi travaille tous les matins. Pourquoi ce jardin est-il ainsi gardé ? Elle veut le savoir.

Elle sonne de nouveau et encore une fois personne ne vient. Précipitamment elle se dirige vers une porte qui donne sur la chambre de sa

gouvernante. Brusquement elle ouvre et d'une voix dure où l'angoisse rôde elle appelle :

– Miss Mary !

Pas de réponse. Elle s'avance dans la chambre dont fenêtres et persiennes sont closes, elle tourne le commutateur, le lustre du plafond s'allume et éclaire le désordre de cette chambre toujours si bien ordonnée.

Le lit est défait, l'armoire ouverte, des pièces de lingerie, des bas, des cartons traînent sur le tapis, une valise ouverte, vide, est restée sur la table, tout indique un départ précipité.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Miss Mary aurait-elle reçu une mauvaise nouvelle ce matin de sa famille d'Angleterre et est-elle partie sans penser à prévenir la princesse ?

Marina quitte cette pièce qui crie la fuite, l'abandon, et rentre chez elle. Elle se dirige encore une fois vers le bouton de sonnette et appuie de toutes ses forces.

Elle attend et personne ne vient !

Elle quitte, sa chambre, traverse la salle

d'études et ouvre la porte qui mène à l'antichambre où se tiennent les officiers de service, deux, généralement. Et dans cette grande salle où habituellement ils lisent ou écrivent devant une large table, il n'y a personne. Dans cette aile du palais réservée à la princesse héritière elle s'aperçoit qu'elle est seule, toute seule ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Au milieu du palais, les pièces officielles, et dans l'autre aile, les appartements royaux. Elle se rend compte que, dans la tenue où elle est, une simple robe de chambre sur sa chemise de nuit, elle ne peut traverser le palais pour se rendre près de ses parents. Et, en entrouvrant la porte de la salle des officiers de service elle aperçoit un soldat avec une mitrailleuse, le même que ceux qui sont dans le jardin. Serait-elle gardée, elle aussi ? Que se passe-t-il ?

Le mot « révolution » traverse sa pensée, mais avec énergie elle le chasse. Hier en revenant de l'école elle a circulé dans une partie de la ville, les passants s'y promenaient tranquillement et la saluaient avec leur amabilité coutumière.

Lentement, sans faire de bruit, elle referme la porte au moment où le soldat va passer devant elle. Avec une hâte fébrile elle traverse la salle des officiers, son studio dont elle ouvre les persiennes et les fenêtres puisque ce matin on ne fait aucun service et va dans son cabinet de toilette prendre sa douche quotidienne.

Vite elle achève sa toilette, met la robe qu'elle avait hier, car elle ne sait guère où l'on range ses affaires, se coiffe n'importe comment, mais ses cheveux frisent naturellement elle est toujours bien coiffée.

Prête, elle se dirige vers la porte-fenêtre de sa salle d'études, elle traverse le jardin ; les soldats malgré leurs mitraillettes ne lui font pas peur et elle rejoindra plus rapidement le bureau de son père.

D'un pas décidé, mais son cœur est affolé, elle descend les marches de la terrasse et pénètre dans l'allée gardée par les soldats. Ceux-ci paraissent un peu surpris, s'arrêtent de marcher, et semblent ne savoir que faire. Marina passe devant eux et leur dit, comme d'habitude :

– Bonjour, mes amis, comme il fait beau temps !

Malgré eux, peut-être, les soldats se sont mis au garde-à-vous, mais aucun sourire n'apparaît sur ces rudes visages, ils laissent, malgré les ordres reçus, passer la princesse.

Cette allée franchie, elle en prend une autre qui la mène directement à la terrasse où donne le bureau de son père. Avec quelle hâte elle monte les marches. Tout de suite elle aperçoit la grande table devant laquelle son père est toujours assis et se rend compte qu'il y a beaucoup de monde. Président du Conseil et ministres sans doute !

Elle va déranger un Conseil peut-être important ? Tant pis, elle ira quand même et comme elle atteint la dernière marche, un bruit sourd qui ressemble à un coup de canon, canon qui retentit les jours de fête, la fait tressaillir. Mais elle ne veut pas se laisser impressionner et pour être rassurée elle veut voir son père afin qu'il lui explique pourquoi tout son service l'a quittée.

Devant la porte-fenêtre entrebâillée, elle

regarde attentivement la grande pièce qu'elle n'avait vue que de loin, elle est un peu myope, et là, tout contre la fenêtre, elle se rend compte que la personne qui est assise devant la table du roi n'est pas son père.

Qui donc s'est permis de prendre sa place ? Et les hommes qui l'entourent ne sont pas les ministres ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Courageuse, elle n'hésite pas, ouvre la porte et comme tous l'aperçoivent, celui qui est à la place du roi se lève, d'un même mouvement les autres l'imitent, et debout ils se tournent vers elle en s'inclinant.

Celui qui semble le chef s'écrie :

– Mes amis, la princesse Marina ! Et il ajoute : la princesse héritière.

Et se dirigeant vers elle cet homme qui a l'air un peu troublé reprend :

– Princesse, voulez-vous vous asseoir dans le fauteuil que j'occupais, c'est votre place maintenant.

Et prenant par la main cette grande petite fille

devenue si pâle qu'elle fait pitié, il lui dit :

– Altesse, de très bonne heure ce matin le roi votre père a abdicé en votre faveur. Voulez-vous bien accepter ce trône vide que vous occuperez avec des ministres qualifiés pour diriger au mieux les services de l'État ?

La princesse s'assied, brisée d'émotion, ses jambes ne la portent plus et comme depuis hier midi elle n'a rien mangé elle ne comprend pas très bien ce qui lui arrive, ce qu'on lui dit.

Les poings serrés, regardant l'homme qui avait pris la place du roi elle lui demande d'une voix envahie par la terreur :

– Où est Sa Majesté ? Où est mon père ?

– Soyez tranquille, Altesse, répond-il, pendant une révolution il y a toujours des actes regrettables. Votre père et votre mère sont partis en avion cette nuit. Ils sont à l'heure actuelle loin du danger. Nous avons voulu avant tout préserver leurs vies.

Essayant de se redresser, mais elle retombe sans forces dans le fauteuil, Marina dit d'une

voix qu'elle voudrait forte mais qui n'est qu'un murmure :

– Je veux aller les retrouver.

– C'est justement, Altesse, ce qu'il ne faut pas faire... pour le moment. Messieurs, dit l'homme en se tournant vers les assistants qui regardent avec une certaine pitié cette princesse, héritière d'un lourd passé, messieurs, voulez-vous me laisser seul avec la princesse ? Je vais lui expliquer tout ce qui s'est passé. Vous avez chacun votre tâche, je suis certain que vous la remplirez bien.

Lentement, ceux qui paraissent être les nouveaux ministres, s'en vont en s'inclinant devant la princesse héritière qui s'efforce de garder une tenue correcte, mais qui défaille.

Afin de lui laisser le temps de se remettre le chef, celui qui donne des ordres, va ouvrir les portes-fenêtres et cet air qui apporte toutes les senteurs des fleurs du jardin semble faire du bien à celle qui le respire. Elle ouvre les yeux qu'elle avait fermés et quand l'homme vient près d'elle il lui dit en regardant son visage contracté :

– Vous me semblez mieux, Altesse.

Et elle répond tout simplement :

– J’ai faim. Depuis hier je n’ai pas mangé. J’avais vu les petites filles de Sandor. J’avais échoué près de mon père et j’ai eu tant de chagrin que j’ai voulu dormir pour tout oublier. Et ce matin, personne n’est venu. J’étais seule, seule dans mon appartement.

– J’appelle tout de suite pour qu’on vous apporte votre déjeuner, nous avons encore quelques membres du personnel. Pendant que vous reprendrez des forces je vous expliquerai la situation.

– Mais, monsieur, demande la princesse en s’appuyant au dossier du fauteuil, qui donc êtes-vous pour donner des ordres dans le palais du roi ?

– Je vous le dirai, princesse, quand je vous aurai appris ce qui s’est passé ce matin.

Résignée, voulant savoir avant tout, Marina répond :

– Parlez, je vous écoute.

Quelques minutes après un plateau est apporté à la princesse héritière avec son déjeuner habituel, rien n'a été oublié.

Et Marina s'aperçoit avec plaisir que ce repas lui apporte des forces qu'elle pensait ne plus avoir.

Le chef, qui porte un uniforme militaire où trois étoiles sont brodées, grade de commandant, regarde cette enfant manger et se rend compte qu'elle avait faim, très faim. Pauvre petite princesse, que d'épreuves lui sont réservées !

Le repas terminé, le visage de nouveau coloré, Marina se redresse et regardant celui qui semble être un chef, elle dit d'une voix claire qui ne tremble plus :

– Je vous écoute, commandant, car je suppose que votre tenue n'est pas empruntée ?

– Non, princesse, je suis le commandant du 6^e régiment de parachutistes.

– C'est bien, répond-elle en croisant les mains et en les appuyant sur le bureau, expliquez-moi pourquoi le roi a abdiqué, abdication qu'on lui a

sans doute imposée.

– Ce n'est pas tout à fait cela. Vous savez, Altesse, que ce matin Sandor, l'officier qu'un tribunal avait jugé félon, devait être fusillé.

– Je sais, interrompt la princesse, ne me rappelez pas cela et surtout ne me parlez pas de ses petites filles, je n'ai rien pu faire pour elles et c'est pour moi un affreux chagrin.

– Nous savons, reprend le commandant, que vous avez prié, supplié votre père qui avait le droit de grâce, mais il ne pouvait rien faire sans son président du Conseil et ses ministres, des bandits, profitant de la faiblesse royale pour se faire des fortunes dont vous n'avez pas idée. Ils sont tous arrêtés.

– Tant mieux, dit la princesse avec imprudence ne se rappelant pas ce que sa gouvernante française lui a répété souvent : « Une princesse ne doit jamais dire à un inconnu ce qu'elle pense, elle doit réfléchir longtemps avant d'exprimer sa pensée. »

Le commandant s'incline et dit :

– C’est parfait, Altesse, je suis content de connaître votre opinion. Donc, ce matin, vous le savez mieux que personne, Sandor devait être fusillé, la seule grâce que le roi avait pu lui accorder.

D’un geste brusque la princesse met ses mains devant son visage et les yeux fermés elle s’écrie :

– Je vous ai demandé de ne plus me parler de cet officier ni des petites filles.

– Rassurez-vous, Altesse, Sandor n’a pas été fusillé et ce matin, à leur réveil, les trois petites filles ont pu embrasser leur père.

Un cri de joie lui répond. Marina oublie sa propre peine et demande :

– C’est bien vrai ce que vous me dites là ? Comment a-t-on pu le délivrer ?

– On l’emmenait au Bois d’Argent, en voiture, là où il devait être exécuté, mais des amis, ses parachutistes, ont arrêté l’automobile, délivré le prisonnier et dans les casernes tous les soldats sont venus au-devant de lui et l’ont acclamé en lui demandant de prendre le pouvoir. C’était la

révolution ! Je vous passe tous les détails, mais je suis venu moi-même chercher le roi et la reine, ayant peur des excès, des suites, de cette révolution, et je les ai conduits jusqu'à l'aérodrome où un avion les attendait. Leur fille ayant essayé de garder un père à trois enfants qui pleuraient, j'ai essayé de faire ce qu'elle avait tenté. Votre père avant de tout quitter a voulu lui-même, vous entendez, lui-même, abdiquer, et c'est sur cette table-là qu'il a signé l'acte d'abdication que je vous montrerai. Vos parents maintenant sont en France, pays de la générosité. Le gouvernement a accepté de les prendre en charge et je vous promets que nous veillerons à ce qu'ils ne manquent de rien. Maintenant, Altesse, vous savez tout.

Marina se tait un long moment, l'officier comprend que tant de graves nouvelles ont bouleversé ce jeune cerveau. Elle se redresse et ses yeux clairs bordés de longs cils noirs : deux gouttes de lune, disait son père, se posent, interrogateurs, sur cet officier qui vient de tout lui révéler. Elle a cru comprendre qu'il était le chef, les autres hommes réunis dans le bureau royal lui

ont obéi sans discussion, elle va, maintenant que les forces lui sont revenues, l'interroger. Il y a tant de choses qu'elle voudrait savoir.

De sa voix claire, timbre d'argent, affirmait son père, elle demande :

– Commandant, je voudrais apprendre qui vous êtes et si je vous ai entendu nommer par le roi.

– Altesse, répond l'homme un peu gêné par l'anxiété du regard de Marina, je suis le commandant Sandor, celui que vous avez voulu sauver.

– Sandor ! répète la princesse stupéfaite. Sandor, est-ce possible ?

– Oui, Altesse, mais ce Sandor dont on a fait le chef de la révolution vous est, je vous prie de le croire, tout dévoué. Un de ses amis a entendu vos supplications quand vous êtes venue demander sa grâce, les rebelles avaient installé une table d'écoute dans le bureau du roi, ainsi savaient-ils tout ce qui se passait. Dans ma prison, un gardien ami me l'a fait savoir et sans

vous connaître, Altesse, j'ai demandé à Dieu, notre Maître, que s'il me laissait la vie, je puisse un jour vous prouver ma gratitude. J'ai pensé, quand la révolution a été déchaînée et s'est passée dans un calme relatif, qu'il fallait avant tout, pour vous, sauver le roi et la reine. C'est ce que j'ai fait.

Deux larmes quittent les yeux couleur de lune, roulent sur les joues encore rondes, et la jeune princesse, très simplement, en tendant la main, dit un seul mot, mais qui vient directement de son cœur :

– Merci !

Le commandant prend cette main glacée, malgré la température si douce de ce printemps, et inclinant la tête, il y pose un baiser.

– C'est un mot qu'il ne faudra jamais répéter, reprend-il, dès aujourd'hui vous devez comprendre, Altesse, que je vous suis tout dévoué et si jamais je l'oubliais mes petites filles me le rappelleraient. Ce matin, quand après m'être préparé à mourir je suis revenu près d'elles, la plus grande a dit à ses sœurs avec une

fierté juvénile : « C'est la princesse Marina qui nous le renvoie, la Vierge nous a exaucées. »

– Elles ont été heureuses, dit Marina avec un léger soupir qui apparaît sur son pâle visage, je suis contente de le savoir. Hier j'ai eu tant de chagrin ! J'avais été dans la chapelle confier votre vie à Celui qui écoute toutes les prières et Il a écouté la mienne... Mais... mais il y a mes parents, je voudrais les rejoindre, et je ne sais pas si je dois tout abandonner ou rester dans ce palais, dans ce pays qui est le mien et que mon père a tant aimé. Je ne sais pas où est mon devoir !

– Altesse, il faut que vous compreniez, dès ce matin si tragique pour vous, que vous êtes libre. Je suis le chef de la révolution, c'est exact, mais vous, si vous le voulez, vous serez notre souveraine. Je ne vous demande pas une réponse aujourd'hui, vous me la donnerez lorsque vous aurez suffisamment réfléchi. Le Conseil a lieu dans deux jours, il nous faut tout réorganiser. Vous assisterez à cette séance, si vous le voulez bien, et vous direz ce jour-là si vous consentez à

rester avec nous ou si vous désirez rejoindre vos parents.

Et Marina, troublée, ne sachant ce qu'elle doit faire, répond avec sa franchise habituelle :

– Je ne sais pas, commandant, non, je ne sais pas. J'irai à la chapelle comme l'autre soir et là je demanderai des ordres. Et quand on sait écouter, Dieu nous les donne toujours. C'est ma gouvernante française qui m'a enseigné ce secours et, hier, j'y ai trouvé la paix. Je voudrais vous demander ce que sont devenues les personnes qui s'occupent de moi ?

– Miss Mary, en apprenant les événements, a eu une crise de nerfs, je l'ai fait transporter à l'Ambassade d'Angleterre d'où elle rejoindra son pays, réclamée par sa mère.

– Et la comtesse de Bure, la Française ?

– Celle-là n'avait aucune crainte, mais elle voulait tout vous apprendre, vous défendre si c'était nécessaire. Je l'ai fait mettre au pavillon des gardes où elle est surveillée. Elle reviendra près de vous dès que vous le désirerez. Je crois

que cet après-midi le nombreux personnel que nous allons diminuer, reprendra son service. N'ayez aucune inquiétude à ce sujet.

– Oh ! cela ne me préoccupe guère, seulement ce matin, j'avais très faim, et puis je craignais tout pour mes parents. Alors je ne savais plus ce que je faisais. Voulez-vous avoir l'obligeance de faire prévenir la comtesse de Bure que je désire la voir, elle est de bon conseil et mes parents l'appréciaient beaucoup. Je suis seule en face d'un cas de conscience bien difficile à résoudre. Vous devez le comprendre, commandant.

– Certes, princesse, je vais vous envoyer de suite la comtesse de Bure. Doit-elle vous rejoindre ici ou dans votre appartement ?

– Ici, je vous prie, dans ce bureau de mon père j'aimerais essayer de me souvenir de ce qu'il m'enseignait.

Et comme le commandant s'est levé, Marina ajoute :

– Venez chez moi ce soir, et si vous voulez m'amener les trois petites filles je serai heureuse

de les recevoir.

La princesse a dit ces dernières paroles avec une grâce charmante et une autorité de souveraine. Hier c'était une enfant, courant la ville à bicyclette, et aujourd'hui elle se révèle presque une reine qui saura ce qu'elle veut et qui aura peut-être cette volonté agissante qui a toujours manqué à son père.

Le commandant s'incline et répond qu'il amènera ses petites filles dans la soirée et que ce sera pour elles une grande joie et, très simplement, après un dernier salut à celle qui sera peut-être une souveraine, il s'en va avec l'espoir que cette charmante princesse Marina, si populaire dans le pays, restera avec eux, ce qui l'aidera pour toutes les réformes que le pays réclame et qui sont si nécessaires.

Seule, la princesse ne quitte pas le fauteuil occupé hier encore par son père, elle regarde cette pièce qu'elle n'aimait pas et où le roi a dû signer l'acte d'abdication.

Le commandant Sandor a affirmé qu'on ne l'avait pas contraint à le faire, et ce doit être

exact, car depuis des mois où tout allait si mal dans le pays le roi disait bien souvent que sa charge était trop lourde pour lui et qu'il aurait aimé la passer à un fils... s'il en avait eu un ! La princesse héritière était là, mais il lui faudrait encore des années pour qu'elle puisse assumer les devoirs et les charges d'État. Hélas, elle n'avait que quatorze ans !

Et tout à coup en pensant au passé et à cet avenir qu'elle doit décider, une immense vague de tristesse l'envahit, son cœur, trop lourd, ne retient plus sa peine et comme elle est seule dans ce grand bureau des sanglots éclatent, gros chagrin d'une enfant : elle n'est encore qu'une enfant !

Elle murmure les mots que les êtres qui souffrent disent toujours :

– Maman, maman, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Mais tout de suite elle a honte de ce reproche. Sa mère probablement, sûrement, n'a pu faire autrement et pouvait-elle laisser partir seul son mari d'une santé assez fragile ?

Non, non, la reine a bien fait d'accompagner l'exilé. Voilà ce qu'en quelques heures son père est devenu : un exilé ! Elle s'en rend compte dans ce bureau qui était le sien et où maintenant elle sera toujours seule.

La porte s'ouvre doucement et la gouvernante française, la comtesse de Bure, apparaît. Depuis dix ans elle est auprès de la princesse et une véritable affection les unit.

Marina en la voyant se lève, elle ne lui cache pas son visage inondé de larmes, « Ma Bure », nom qu'elle donnait quand elle était toute petite à cette gouvernante qui a connu ses colères et ses désespoirs d'enfant. Elle se jette dans les bras qui lui sont si largement ouverts en disant comme autrefois :

– Ma Bure, je suis trop malheureuse !

*

Pendant deux jours, ces deux jours qui précèdent le Conseil, Marina a vécu dans un

recueillement qui a étonné sa gouvernante. Devoirs d'école qu'elle envoyait chercher, longues visites à la chapelle où elle restait à genoux ou assise sans bouger, elle, le mouvement perpétuel, disait sa mère. Ses yeux ne quittaient pas l'autel, le tabernacle. Les mains jointes, elle priait, elle interrogeait, et elle attendait une réponse.

Elle avait tout expliqué à ce Jésus venu sur la terre, et qui devait mieux la comprendre que Dieu son père. Une petite tille de quatorze ans, même si elle est Altesse n'ose s'adresser au Maître directement. Il a près de Lui son Fils et la Vierge, c'est à eux qu'il faut demander secours.

Marina est certaine d'être exaucée. Elle attend les ordres, espérant qu'ils lui seront donnés.

Matin et soir, parfois dans l'après-midi quand elle sent son courage l'abandonner, elle se réfugie dans la petite chapelle et toujours elle en sort apaisée, prête à continuer la lutte, car elle lutte avec elle-même et son secret désir d'aller rejoindre ses parents dans cette France dont le commandant Sandor, le chef de la révolution,

devenu président du Conseil, lui a dit qu'elle était si généreuse.

Quand elle revient de sa pieuse visite jamais la comtesse de Bure ne l'interroge. La décision que la jeune princesse doit prendre est trop grave, elle ne se reconnaît pas le droit de l'influencer. Elle prie pour son élève, c'est tout ce qu'elle peut faire et sa foi est aussi grande que celle de Marina. Quand l'angoisse et la crainte de l'avenir s'emparent d'elle pour la chère petite fille, elle murmure presque à haute voix : « Dieu est là, Dieu est le Maître de toute vie humaine. »

Marina a demandé des détails sur le départ de ses parents. La gouvernante savait peu de chose. Elle a été éveillée, à minuit par un bruit extraordinaire, on marchait dans les galeries, on courait dans le palais habituellement silencieux. Elle s'est levée, habillée, et a été regarder dans le jardin. L'aile du palais, côté royal, était brillamment éclairée, de nombreux soldats gardaient les portes et la grille qui donne sur la forêt. Tout à coup elle a vu apparaître le roi et la reine que précédait le commandant Sandor. Les

soldats ont fait la haie, présenté les armes et derrière la grille on distinguait les phares d'une puissante automobile. Une femme de chambre suivait avec deux valises qu'elle a mises dans la voiture. Puis le commandant Sandor est monté, a examiné l'intérieur de la voiture et les souverains l'ont rejoint et l'automobile s'est éloignée.

La femme de chambre est rentrée dans le palais, les soldats ont refermé la grille, c'est tout ce qu'elle sait.

Le personnel interrogé a dit que le départ avait été si rapide qu'on n'avait pas eu le temps de discuter. Les soldats et les officiers étaient partout. On recevait des ordres auxquels il fallait obéir sur le champ, ceux qui refusaient étaient immédiatement arrêtés et emmenés.

Et Marina a conclu qu'elle demanderait au commandant Sandor d'envoyer à ses parents, dès qu'elle apprendrait où les hôtes royaux étaient hébergés, toutes leurs affaires personnelles.

La comtesse de Bure alors lui apprit que le commandant Sandor l'avait questionnée sur les résidences de Paris. Elle avait indiqué deux beaux

hôtels appartenant à des amis, que leurs propriétaires louaient n'ayant plus assez de fortune pour les habiter. Si l'un ou l'autre était libre le roi et la reine y seraient bien.

Marina se proposa de demander au commandant Sandor l'adresse de ses parents, elle voulait leur écrire, non pour leur demander conseil puisque son père, avant de quitter le palais, avait choisi pour elle. L'acte d'abdication accepté, signé, lui disait ce qu'elle devait faire.

Avec ses trois petites filles le commandant Sandor était venu et les enfants, très intimidées, avaient essayé de faire des révérences et de murmurer : « Bonsoir, Altesse. »

Mais Marina s'était opposée à ce protocole. Elle recevait des amies, elle voulait jouer avec elles et leur montrer ses jouets : le théâtre de marionnettes qu'elle savait mieux que personne animer en faisant agir les petits figurants.

Au début de la visite, tant que leur père fut présent, les fillettes n'osèrent pas montrer leur joie, mais dès que le commandant fut parti, réclamé par une communication téléphonique,

elles s’amusèrent avec Marina comme, si elle était tout simplement une amie plus grande qu’elles.

Et quand le commandant revint pour reprendre ses filles, il entendit des rires venant du studio qui le rassurèrent sur l’issue de la visite.

En entrant il eut la stupéfaction de voir Marina marchant à quatre pattes dans la pièce ayant sur son dos les deux plus jeunes fillettes pendant que Simona, l’aînée, avec un grand fouet, tapait doucement sur la princesse en criant :

– Hue, Coco, galope, hue ! hue !

L’arrivée du commandant arrêta le jeu et lui qui ce matin avait trouvé cette grande fillette si courageuse, déjà à la hauteur de la situation qu’elle allait peut-être choisir, se demanda avec inquiétude si ce « Coco » qui essayait de galoper pourrait devenir une souveraine.

Mais il se rappela que cette gamine de quatorze ans est adorée du peuple auquel elle a dispensé cette charité qui est en elle et que bien des vieilles personnes épuisées, des mamans

affligées, des gosses abandonnés ont été consolés par son charmant sourire et cette voix d'un timbre extraordinaire qui fait dire aux malheureux qu'elle visite : « C'est un ange du bon Dieu, notre princesse héritière. »

Relevée, ses boucles dorées rejetées en arrière, la princesse n'est plus la même et, gentiment, elle excuse les enfants :

– Commandant, ne grondez pas mes petites amies, Simona m'a raconté l'histoire d'un âne Coco, insupportable et qu'elles aimaient beaucoup. J'ai voulu leur montrer que je pouvais être Coco et j'ose espérer qu'un jour elles m'aimeront aussi.

– Non, Marina... pardon, je dois dire Altesse puisqu'on ne joue plus, on ne vous aimera pas un jour, on vous aime depuis qu'on vous a découverte à bicyclette !

Et Marina, un peu émue par ce rappel, dit au commandant :

– Vous n'avez pas pu leur apprendre cette déclaration et soyez certain qu'elle me touche

profondément.

Et comme le commandant, ému lui aussi, prend les mains de ses fillettes, elle ajoute :

– Vous me les ramènerez bientôt et j’irai me promener avec elles, j’ai tout oublié pendant leur visite.

– N’oubliez pas trop, Altesse, on vous attend, on vous espère et nous voudrions tant ne pas être déçus.

Et sur la terrasse de marbre rose que le soleil illumine, Marina montrant le ciel répond :

– Cela ne dépend plus de moi, j’attends des ordres.

Et en voyant cette grande fillette dans une souple robe blanche, le bras dressé, il trouve qu’elle sera, si elle le veut, une belle souveraine...

Le lendemain, jour du Conseil où Marina doit donner sa réponse au président et aux ministres, est venu.

De bonne heure, très calme, la princesse s’est levée, a fait sa toilette habituelle, comme chaque jour elle s’en est allé à la messe et a communié

dans la chapelle du château, cette petite chapelle où elle est venue si souvent depuis le départ de ses parents.

Avec quelle foi elle a prié ! Elle a reçu la sainte communion si recueillie qu'elle ne s'est même pas aperçue que sa gouvernante française était venue la rejoindre pour demander, elle aussi, que sa chère princesse prenne une décision qui pourrait être favorable pour elle et tout un peuple.

Quand Marina s'est levée pour quitter le sanctuaire, près de la porte elle a rencontré la comtesse de Bure et lui a dit :

– Ah ! vous étiez là ? Merci d'être venue !

Mais elle n'a pas ajouté si sa conscience, qu'elle interrogeait depuis deux jours, lui avait dicté ce qu'elle devait faire.

Avec la comtesse de Bure elle a déjeuné dans sa salle à manger particulière, puis quand elle a eu fini de prendre ce léger repas, elle a demandé à la gouvernante de lui faire apporter dans son studio deux grandes caisses, car elle voulait, elle-même, emballer ses affaires.

Caisse ! Emballer !

Ces deux mots remplirent d'angoisse la gouvernante, Marina sans doute préparait un départ, elle ne voulait pas s'en aller comme sa mère avec deux petites valises.

Pour ses jouets elle demanda du papier blanc ou bleu, elle les entoura de ficelle avec le plus grand soin, puis quand les caisses furent arrivées elle les mit elle-même dedans en disant :

– Ce sont de vrais cercueils, c'est bien puisque j'enterre une petite fille.

Et cet enterrement elle le fit doucement, gardant longtemps dans ses mains chaque jouet, le regardant, le caressant. Ils lui rappelaient un Noël, un jour de Pâques, un anniversaire...

Quand la caisse fut pleine Marina se dirigea vers sa bibliothèque aux nombreux livres. Elle choisit tous ceux qu'enfant elle avait tant aimés et les rangea bien soigneusement dans l'autre grande caisse. Elle regardait les reliures, les illustrations et les séparait de papier blanc disant que l'enterrement continuait.

Cela dura une partie de la matinée, et quand elle regarda l'heure Marina dit à sa gouvernante qui avait assisté à ce dépouillement du studio sans en demander la raison, elle ne voulait pas troubler la princesse :

– Ma chère Bure, maintenant je vais aller m'habiller. Pour avoir l'air d'une jeune fille je mettrai une robe longue et rassemblerai toutes mes boucles que ma couronne de perles, donnée par mon père, maintiendra. Je veux être, comme vous dites, une Française, presque une Parisienne si je le peux. Paris ! Maman et moi comme souvent nous en parlions ! C'était pour le prochain voyage que papa nous avait promis. Elle y est maintenant, la chère maman, mais sans sa fille, hélas !

Marina gagne sa chambre ; sur son lit, une robe blanche pailletée est préparée.

Pendant ce temps M^{me} de Bure va regarder les caisses qui l'inquiètent. Elle s'aperçoit que la princesse les a fermées et qu'elle a suspendu les clés à une des poignées. Elle a mis sur le couvercle une grande étiquette bien collée, c'est

sans doute l'adresse où il faut envoyer ces caisses ? La comtesse de Bure va chercher ses lunettes, cette étiquette lui révélera peut-être la décision de la princesse.

Lunettes sur le nez, elle revient près des caisses et toute surprise lit :

« Hôpital des Enfants Malades. Grand-Rue, à Blanca. »

Et en dessous : « Don d'une petite fille morte le 10 mai. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? La petite princesse aurait-elle un mauvais désir ? La séparation, l'angoisse d'une vie sans ses parents l'affecte-t-elle à ce point qu'elle songerait à ne plus vivre et pense-t-elle à quelque geste coupable, geste que la religion défend ?

Non, c'est impossible ! Marina est profondément chrétienne. Ses visites à la chapelle, la communion de ce matin ne peuvent donner ce résultat. Elle s'inquiète à tort.

Mais depuis deux jours tant de choses se sont passées que la pauvre gouvernante qui avait

depuis des années une vie si tranquille dans le palais royal n'a pas retrouvé encore son équilibre habituel. Tout lui fait peur et particulièrement le silence de son élève qui lui a demandé de ne pas la questionner.

Dans son studio, Marina, prête, apparaît superbe. La robe blanche est étincelante, le grand cordon bleu ciel qui barre la poitrine indique son titre : princesse héritière. La petite couronne de perles retient ses jolies boucles blondes et ses yeux couleur de lune affirment une volonté réfléchie.

La gouvernante se rend compte que la princesse n'hésite plus. Elle a pris une résolution que personne ne pourra changer. Le roi lui reprochait d'être volontaire, entêtée, de ne pas vouloir accepter les idées des autres, et aujourd'hui cette volonté est inscrite sur son visage qui n'est plus celui d'une fillette.

La pauvre gouvernante, bien inquiète, les caisses en sont la cause, lui dit :

– Vous êtes très belle, très grande aussi, cette jolie robe vous donne l'air d'une jeune fille.

– Maman l’avait fait faire pour le bal que mon père voulait donner pour mes quinze ans. Je la mets un peu plus tôt. Dix heures vont sonner, j’aime l’exactitude, je vous quitte, ma Bure, à tout à l’heure.

Et comme elle sourit en disant ces mots, sourire qui éclaire tout son visage, la pauvre gouvernante comprend que malgré la décision prise, elle ne pourra jamais abandonner cette élève qu’elle aime comme si elle avait eu la joie d’avoir à elle des enfants.

Marina se dirige vers la porte de son studio qui donne sur la salle où les officiers de service l’attendent, une escorte est là, prête à conduire la princesse héritière à la salle du Conseil.

– Je voudrais, dit-elle à un jeune lieutenant, passer par le jardin.

– Altesse, répond l’officier, M. le président du Conseil vous demande de bien vouloir le rejoindre dans la salle par la galerie vitrée. Le peuple sait que vous allez présider le Conseil, il est venu pour vous voir dans la cour et sur la place du château ; il serait très déçu s’il ne

pouvait vous apercevoir.

La princesse incline la tête et lentement suit l'escorte. Au milieu des soldats elle marche seule, les jeunes officiers de garde la suivent.

Quand elle paraît derrière les hautes vitres une immense acclamation retentit. Marina se tourne vers celle foule que toute petite on lui a appris à saluer et dans un geste qu'elle a déjà fait tant de fois, elle répond à ces acclamations. Mais voilà que derrière une glace elle aperçoit un coin de la cour réservé aux enfants et au milieu de toutes ces petites têtes blondes ou brunes elle reconnaît les trois petites filles du commandant Sandor, ses trois petites amies.

Elle s'arrête une seconde, ses mains s'approchent de ses lèvres et elle envoie des baisers à ceux qui crient :

– Vive Marina !

Le titre est oublié et tous applaudissent la belle apparition.

Quel réconfort pour la fillette que toutes ces jeunes têtes dressées vers elle, ces sourires qui ne

sont pas commandés, ces bras qui se tendent.

Elle repart derrière l'escorte, décidée à faire son devoir, tout son devoir qu'elle a découvert ce matin même après la messe.

La salle du Conseil est une très grande pièce dont les murs sont revêtus de panneaux sculptés dans du bois des Îles d'un beige rosé, le sol est de marbre vert recouvert de ces merveilleux tapis que l'Orient fabrique.

Quand un lieutenant ouvre la porte annonçant son Altesse la princesse héritière, Marina aperçoit une grande table de bois clair sur laquelle sont posés des sous-main de cuir rouge. Tous les ministres se lèvent pour honorer celle qu'ils espèrent voir devenir leur souveraine.

En face du président du Conseil il y a un grand fauteuil de bois doré, sculpté, recouvert de velours rouge : la place du roi, le fauteuil du roi !

Marina a une légère hésitation puis elle continue d'avancer vers ces hommes qui l'attendent, et en la voyant approcher deux huissiers écartent l'imposant fauteuil de la table

afin de permettre à la princesse de s'asseoir.

Très émue, Marina qui sent ses jambes se raidir avance vers cette place qu'elle doit occuper et son bouleversement est tel qu'elle est bien contente de s'asseoir.

À peine est-elle installée que les ministres reprennent leur place et le commandant Sandor, immédiatement, pour laisser à la jeune princesse le temps de se remettre, prend la parole :

– Je tiens, Altesse, à vous remercier en mon nom et en celui de tous mes collaborateurs d'être venue. C'est pour nous un grand honneur et j'ose dire une belle espérance.

La princesse incline le front et répond d'une voix qui dit son émotion :

– Merci à tous.

Tout de suite, comprenant qu'il ne faut pas questionner maintenant la jeune fille, le président du Conseil reprend :

– La première question que nous voulons aborder pendant ce premier Conseil, c'est la question des hôpitaux. Selon les rapports de tous

les médecins qui se dévouent près des malades, ils sont d'une indigence lamentable. Pour les réparer, les approvisionner du strict nécessaire, il faut beaucoup d'argent. Or l'État n'en a guère, le commerce marche mal, les impositions ne rentrent plus, je propose un emprunt national en faveur de nos hôpitaux. Approuvez-vous, Altesse ?

– Certainement, monsieur le président, car je connais plusieurs hôpitaux où j'avais été voir des enfants malades et j'ai été frappée par leur dénuement. Mon père l'apprenant l'avait immédiatement signalé au ministre responsable. Il est probable qu'il n'en a tenu aucun compte car il m'avait répondu que c'était des idées de petite fille.

– Mais, reprend vivement le commandant Sandor, cette petite fille avait du cœur et lui n'en possédait pas. N'ayez aucune inquiétude, nous avons changé de ministre et tous nous avons comme devise : Servir, Agir...

– Elle est belle ! s'écrie la princesse avec enthousiasme, et si j'ai l'accord du nouveau

gouvernement je compte visiter les hôpitaux, les écoles au moins une fois par semaine.

Et elle ajoute avec un charmant sourire qui fait la conquête de tous les ministres :

– Il ne faudra pas prévenir du jour de ma visite ! Brusquement le président du Conseil s'écrie :

– Ces paroles, Altesse, peuvent-elles nous faire espérer que vous resterez avec nous ?

Marina hésite encore un court instant, puis retrouvant sa voix claire qui vibre étrangement :

– Oui, répond-elle, je resterai avec vous si je sais le roi et la reine heureux dans le pays qu'ils ont choisi. J'essaierai d'être utile, de remplir mes devoirs d'État et surtout de m'occuper des enfants qui, tout à l'heure, m'ont si gentiment acclamée. C'est un essai que je veux faire. Si au bout de quelques mois vous ne m'en trouvez pas digne, si je me rends compte que je ne suis pas à la hauteur de ma tâche, je rejoindrai mes parents.

Et comme le président et les ministres se sont levés et commencent à applaudir.

– Ce n’est pas fini, reprend-elle, j’ai encore quelque chose à vous dire. Je veux rester la princesse héritière, c’est un titre que j’aime et dont j’ai l’habitude. À ma majorité, nous verrons ensemble si je veux en changer. Maintenant vous pouvez continuer le Conseil, vous savez que je suis avec vous.

Le président s’écrie :

– Altesse, laissez-nous vous remercier !

– Non, dit-elle, dans un an peut-être écouterai-je vos remerciements. Vous ne me connaissez pas, j’ai beaucoup de défauts que vous ignorez, je ne vous les dirai pas afin que vous ayez le plaisir de les découvrir.

Le sourire est revenu sur le visage de la princesse si grave tout à l’heure, et ses yeux, qui regardent tour à tour les ministres, sont pleins d’une malicieuse ironie.

Le président du Conseil reprend la séance, il expose les économies qu’il compte apporter partout, palais, ministères, armée. Le gâchis le plus complet règne et Marina est triste de

l'entendre dire, car c'est la condamnation du règne de son père. Que de fois Marina a entendu la reine reprocher à son mari de ne pas examiner avec assez d'attention les budgets que les ministres lui soumettaient. La reine n'avait aucune confiance en ces hommes qui entouraient le roi et Sa Majesté, qui détestait s'occuper des affaires d'État, n'y prêtait aucune attention.

Le président expose son plan d'exportation dès que la culture sera développée. Beaucoup de terres sont en friche, et le sol du pays est excellent, ce n'est pas excusable.

Marina propose que l'on donne des prix aux meilleurs agriculteurs et que soit organisée à la fin de l'été une exposition de tous les produits agricoles à laquelle seront conviés les pays voisins.

La suggestion est trouvée excellente et adoptée à l'unanimité. Puis sur tous ces projets qui vont transformer le pays la séance est levée et au moment où l'escorte vient rechercher la princesse le commandant Sandor s'approche d'elle et lui dit :

– Je connais trois petites filles qui vont être ce soir bien contentes, depuis deux jours elles n’ont cessé de prier pour que vous restiez avec nous. Merci, princesse, le peuple va être déchaîné par la joie, ne vous effrayez pas des cris que vous allez entendre. Le palais sera bien gardé, il ne faut pas que leur bonheur vienne vous troubler.

– Merci, répond Marina, je suis un peu lasse. Vous me comprendrez ; prendre la place, de mon père, c’était bien pénible.

– Je le sais, Altesse, mais nous ne pouvions faire autrement. Vous restez la princesse héritière comme vous le désirez, mais vous êtes, vous serez un jour notre souveraine.

Avec un geste d’une dignité charmante, Marina tend la main à ce président pour lequel elle a une grande sympathie, tout ce qu’il dit, tout ce qu’il fait lui semble juste, et le commandant accepte cette petite main qui, il en est certain maintenant, appartient à une jeune fille qui sera à la hauteur de la tâche que Dieu lui envoie.

*

En rentrant chez elle, précédée par l'escorte qu'elle compte bientôt supprimer, elle arrive au moment où deux hommes, dans son studio, emportent les caisses qu'elle a préparée ce matin.

Elle s'arrête et regarde les déménageurs : deux forts gaillards qui la saluent comme ils saluaient leur chef au régiment. Marina leur dit :

– Je vous remercie de vous charger de ces caisses, j'aimerais que vous les portiez le plus tôt possible aux adresses indiquées.

– Vous pouvez être tranquille, madame notre princesse, j'ai ma petite fille aux Enfants Malades et puisque la dame m'a appris que ces caisses contenaient jouets et livres ils ne chômeront pas dans mon camion.

– Donnez-moi, reprend Marina, le nom de votre petite fille, j'irai la voir ces prochains jours.

– Merci, notre princesse. On dit que vous nous restez, je suis bien content parce que vous, au moins, vous connaissez la misère pour l'avoir

fréquentée. Pensez, notre princesse, que dans le quartier du Bas-Rivage il y a des gosses qui ne mangent qu'une fois pas jour, et quelle nourriture ! Mes cochons, sauf votre respect, notre princesse, n'en voudraient pas. Et Marina répond :

– J'irai aussi au Bas-Rivage et dans peu de temps, je vous le promets, les gosses mangeront à leur faim.

– Merci, notre princesse, dit l'homme en enlevant la caisse, nous savons bien que tout va marcher puisque vous restez.

Marina regarde partir les déménageurs et les caisses et se tournant vers la comtesse de Bure venue la rejoindre, elle dit :

– C'est un peu de moi qu'on emporte et personne ne suis cet enterrement.

– Qu'est-ce que ces caisses représentent pour vous, Marina, je ne comprends pas !

– Mais c'est la petite fille que j'ai enterrée ce matin. Je ne serai plus une princesse héritière ne pensant qu'à s'amuser, à jouir de la vie que ses

parents lui faisaient si agréable. Je n'irai plus à l'école que j'aimais tellement, je suis devenue, subitement, une princesse d'État, héritière si vous le voulez, d'un lourd passé qu'il faut transformer en un présent acceptable, et nous devons préparer un avenir merveilleux à tout un peuple.

Il ne faut plus que des êtres d'un même pays soient les uns comblés par la fortune, les autres dans une si dure misère, que des petits enfants ne mangent qu'une fois par jour et une nourriture que les... cochons ne voudraient pas ! Vous avez entendu cet homme tout à l'heure m'apprendre une vérité que j'ignorais et quand je voulais aller visiter le Bas-Rivage mon père s'y opposait disant que le ministre de la Santé s'en occupait personnellement. Hélas ! il avait trop de confiance en ses ministres, c'est eux qui devraient être exilés !

– Ils sont arrêtés et le Tribunal ne sera pas aussi... accommodant que Sa Majesté. Les mensonges avec lesquels ils ont trompé votre père ne leur serviront à rien... Je crois que le président du Conseil a reconnu que c'était eux les

vrais coupables.

Et en s'asseyant dans un fauteuil confortable Marina pose à sa gouvernante une question qui la préoccupe :

– Ma Bure, dites-moi franchement ce que vous pensez du président actuel ?

La comtesse est bien embarrassée. Elle ne peut oublier que Sandor était le chef de la révolution qui a contraint le roi à abdiquer. Il est d'une intelligence au-dessus de la moyenne et paraît tout dévoué à la princesse. Il a accepté un pays en plein marasme. Les hommes ne travaillant plus ne pensent qu'à jouer ou à boire, des femmes folles de plaisir courent les cinémas, les cabarets où les danses les plus excentriques sont admises avec l'alcool que, sous des noms bizarres, on leur offre. Plus de religion, plus de famille, le plaisir dominait tout, s'amuser était devenu le seul désir du peuple.

Et le roi qui s'en rendait compte laissait faire, ayant malgré tout confiance en des gens malhonnêtes et incapables auxquels il avait donné des pouvoirs.

Le roi de santé fragile n'avait pas en lui les forces nécessaires pour résister à un peuple exaspéré par la misère. La révolution était inévitable, elle est venue. Sandor en a été l'âme, tout autre aurait fait comme lui avec, peut-être, moins de délicatesse.

– Eh bien, ma Bure ? reprend la princesse, c'est donc si difficile à dire ce que vous pensez de notre nouveau président du Conseil ?

– Non, mais je le connais trop peu pour pouvoir le juger. Il est très intelligent, ce n'est pas discutable, il a la parole facile. Il sait manier les foules. On le dit grand chrétien et il semble avoir pour vous principalement et pour votre famille un profond attachement. Attendons de le voir à l'œuvre pour nous rendre compte de ce qu'il fera. Il n'y a que trois jours qu'il a pris le pouvoir.

– C'est exact, reprend Marina, vous êtes comme toujours très prudente et je vais tâcher de ne pas me laisser guider par la sympathie qu'il m'inspire. Serez-vous assez bonne, ma Bure, pour le faire prévenir que je désire le voir demain

matin, dans le bureau de mon père. Bien que ce me soit dur d'y retourner j'y travaillerai tous les jours. Il faut que dans la famille royale – où il ne reste plus, hélas ! qu'une personne – il n'y ait jamais de défaillance.

– Vous avez raison, Marina, il faut toujours être vaillante et avoir confiance en Celui que vous avez imploré avec tant de ferveur depuis l'épreuve. Il vous a donné la force de prendre une décision que tous espéraient. Il nous soutiendra toujours. Ayez confiance, je suis certaine que vous serez à la hauteur de la tâche que votre père vous a laissée.

– J'essaierai, répond la princesse, et si cet essai ne réussit pas nous nous en irons en France et nous ne reviendrons jamais... Ce sera terrible, de quitter mon pays et j'imagine combien mon père doit le regretter : son jardin, ses fleurs qu'il aimait tant cultiver, qui s'en occupera maintenant ?

– Vous, Marina. Ce sera une obligation de votre nouvelle charge et un délasserement.

– C'est juste. Quand le soir était venu et que le

soleil se couchait sur la mer, rappelez-vous, Sa Majesté m'appelait près de lui pour me faire admirer toutes ses fleurs qui allaient s'endormir et qui avaient une teinte et un parfum inoubliables. Il me disait : « Regarde bien, ma petite chérie, ce que tu vois à cette heure, c'est la plus belle de la journée. Toutes les passions humaines s'apaisent ; il semble que ce soleil, qui avant de s'en aller incendie le ciel, soit une lumière envoyée par Dieu aux hommes, à tous les hommes. C'est comme un immense pardon qui vient sur la terre. Même toi, ma petite fille chérie, tu as besoin de cette absolution. Tes fautes actuellement sont légères, je le sais, mais quand tu seras plus grande et que tu auras des responsabilités d'État, il faudra te recueillir à cette heure-là et prier Celui qui nous a envoyés avec une mission que nous ne faisons pas toujours comme nous devrions le faire, car nous sommes loin d'être des hommes parfaits. Je divague un peu, ajoutait-il, mais plus tard, ma fille chérie, tu me comprendras. » Hier soir, en sortant de la Chapelle, j'ai compris tout ce que mon père voulait me dire et maintenant j'ai pris

la décision de servir mon pays comme il m'a recommandé de le faire. Je pleure, parce que je pense surtout que personne ne m'appellera plus « ma petite fille chérie ». C'est enfantin, je le sais, peu digne d'une princesse héritière, mais, ma Bure, il faudra me permettre d'être encore quelquefois une petite fille bien que j'aie voulu l'enterrer ce matin !

Profondément émue, la gouvernante a quitté son fauteuil et ses mains se sont posées sur les boucles blondes que la couronne – la princesse ne l'a pas encore quittée – retient et caressant maternellement cette jeune tête elle dit dans un murmure, craignant de troubler le silence de la pièce, silence si apaisant pour les nerfs de la princesse qui ont subi de tels chocs depuis quelques jours :

– Marina, ayez confiance, un jour vous les reverrez tous les deux et vous entendrez encore leurs mots tendres. Et ce jour-là ce sera une petite fille glorieuse qui sera près d'eux. Soyez vaillante, ils vous le demandent.

*

Le lendemain matin, à neuf heures, la princesse héritière est dans le bureau de son père... Elle y est venue sans escorte, elle n'a même pas accepté qu'un officier de service l'accompagne, elle craignait d'avoir une défaillance et ne désirait pas de témoins qui puisse la contrôler.

Sa tenue, ses actes, ne lui appartiennent plus car ils seront sévèrement jugés.

Elle est la princesse héritière, elle remplace le roi de par sa volonté, l'acte d'abdication (la copie) a été posé sur la table avant qu'elle n'arrive : le président du Conseil a voulu qu'elle en prenne connaissance et le début lui dit exactement dans quel état moral son père l'a écrit.

« Las du pouvoir et m'étant rendu compte que je n'avais aucune aptitude pour diriger l'État, je demande à mon unique fille, la princesse Marina, héritière, d'accepter la charge que je n'ai pas su

remplir. J'abdique donc tout droit sur mon royaume en sa faveur et je la supplie d'accepter, malgré sa jeunesse, la tâche que les circonstances m'obligent à abandonner. »

La signature est ferme. Le roi devait être soulagé de se débarrasser d'un pouvoir qu'il n'avait jamais aimé.

Deux fois de suite Marina relit cet acte et elle comprend que, pour qu'il ne lui impose pas une décision, Sandor a eu la délicatesse de ne pas le lui montrer avant le Conseil. Seule, dans la petite chapelle, aidée par Celui qu'elle priait, elle a choisi. Et ce choix aujourd'hui ne lui fait plus peur : Dieu l'aidera.

Afin de ne pas surprendre la princesse le président du Conseil se fait annoncer.

Après l'avoir saluée il dit :

– Vous m'avez demandé, Altesse, je suis à vos ordres et très heureux d'avoir été appelé.

– Asseyez-vous, monsieur le président, car j'ai plusieurs choses à vous exposer.

– Je vous écoute, Altesse.

– Hier, reprend Marina les mains jointes et posées sur la table dans le même geste que son père avait, j’ai assisté comme vous l’avez désiré à votre Conseil et j’ai été frappée par mon ignorance. À l’école j’étais pourtant une bonne élève. Je parle couramment l’anglais, le français, l’arabe. Mais l’économie d’un pays, la question rurale, sanitaire, sociale, j’ignore tout. Or pendant l’essai que je désire faire comme princesse héritière je veux profiter de ce temps pour m’instruire, me former, pendant que je suis encore jeune, afin que si je deviens un jour votre souveraine je ne sois pas seulement une figurante. J’ai pensé que vous qui avez pris, vis-à-vis du peuple, de si grandes responsabilités vous pourriez mieux que personne choisir les maîtres qui devront m’instruire. Voilà avant tout ce que je voulais vous demander.

Étonné qu’une grande fillette se juge avec tant de sévérité le président du Conseil affirme que dès demain il aura désigné les professeurs qui pourront apporter à la princesse les connaissances qu’elle désire acquérir et qui lui seront, comme elle le dit, si justement, indispensables pour

l'avenir.

– Ceci décidé, reprend la jeune souveraine, je voudrais vous demander des nouvelles de mes parents, j'espère que vous allez pouvoir m'en donner ?

– Certes ! Le gouvernement français m'a fait savoir que les souverains étaient installés dans un des hôtels désignés par la comtesse de Bure, ils s'y trouvent bien et sont en excellente santé. Je leur ai fait connaître dès hier votre décision et aujourd'hui on installe dans votre appartement de princesse héritière, puisque vous ne voulez pas le quitter, un téléphone qui vous permettra de communiquer avec eux.

Et la petite princesse demande avec un douloureux sourire :

– J'espère qu'il n'y aura pas de table d'écoute dans mon studio ?

– Certainement non, princesse. Il y a des obligations que la révolution impose ; passé ce temps, elles disparaissent.

– Oui, la paix est revenue.

– Complètement, Altesse, cette nuit votre peuple a dansé jusqu’à l’aube et je peux vous dire que partout votre nom a été acclamé.

– Peut-être, remarque tristement la princesse, je me souviens qu’aussi, parfois, on acclamait mon père. Et vous l’avez fait partir pour lui sauver la vie. J’ai bien compris, je crois ?

– Ne parlons plus du passé, Altesse, si vous voulez vous préparer à la tâche que vous envisagez, il faut laisser de côté les idées sombres et ne penser qu’à celles qui maintenant s’imposent à vous.

– Vous avez raison, monsieur le président, aussi je vais vous informer de ce que je compte faire. Je m’occuperai avant tout des enfants : écoles, hôpitaux, je les visiterai comme, je vous l’ai dit, fréquemment, et j’espère que j’aurai un ministre de la Santé qui acceptera mes avis et les réalisations que je désire. Pour les hôpitaux, la nourriture doit être meilleure, le service d’infirmière doublé et, peut-être, faudrait-il agrandir les salles afin que les malades ne soient pas si près les uns des autres. Ce désir regarde le

ministre de la Construction et les crédits dont il dispose, si j'ai bien compris ?

– Et ces crédits, Altesse, sont très limités.

– Je m'en doute, mais au lieu de créer de nouveaux impôts qui sont toujours mal acceptés, disait mon père, ne pourriez-vous envisager une souscription nationale pour les hôpitaux et les écoles, car pour elles j'ai aussi de grands projets. Vous pourriez l'appeler « la souscription de la princesse héritière », je n'ai pas honte de tendre la main quand il s'agit de malades et d'enfants.

Surpris, le président du Conseil avoue :

– Je trouve cette suggestion très intéressante et je n'y avais pas pensé. Au prochain Conseil je l'exposerai et je suis certain que vous saurez la défendre.

Et très petite fille Marina répond :

– Je le crois aussi, mon père disait toujours que j'étais comme mon grand-père, le roi Jean, très volontaire.

– C'est une qualité pour une souveraine, répond le président du Conseil.

– Oui, quand ses idées sont bonnes. Il faudra intervenir quand elle en aura de mauvaises.

– Nous interviendrons.

– Maintenant je vais vous expliquer ce que je désire faire pour les écoles. Parmi celles qu'on appelle « populaires », « communales », il y a des classes où les enfants ne font rien et les maîtresses désabusées, indolentes, les laissent paresser. Elles gardent les enfants, c'est tout ce que les parents demandent. Je trouve que c'est encourager la fainéantise. Voilà ce que je compte faire pour redonner à ces classes une vie active. Chaque semaine j'irai voir leurs compositions, leurs cahiers, et celles ou ceux qui auront fait le plus d'efforts, qui se seront classés en tête, je les inviterai à déjeuner au palais, pas dans la grande salle à manger mais dans mon studio, déjeuners servis par mes femmes de chambre pour ne pas les intimider. Que pensez-vous de cette idée ?

– Parfaite. Elle deviendra vite très populaire. Les parents des enfants seront fiers de l'honneur que vous leur ferez.

– Alors, reprend la princesse en souriant cette

fois très franchement, nous sommes d'accord et je vous remercie de ce travail, comment dirais-je, confraternel. Si vous le voulez bien, avant le grand Conseil, je vous consulterai tous les matins, ici, dans ce bureau, sur les activités de ma journée. Aujourd'hui je compte aller visiter les enfants malades.

– Parfait, Altesse, redit le président, mais je vous demande de ne pas entrer chez les contagieux. Votre santé nous est précieuse et puis toute visite étant interdite, vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, enfreindre la règle.

– Non, soyez tranquille, je ne ferai pas ce qui est défendu, et pourtant, avant les événements, j'adorais le faire. J'étais une rebelle, mais maintenant je ne le serai plus.

À ce moment un officier se présente. La comtesse de Bure demande tout de suite Son Altesse car elle a la communication avec l'hôtel de Bernac à Paris.

Brusquement la princesse se lève. Ah ! comme elle voudrait courir dans la longue galerie pour être plus vite chez elle et entendre enfin les voix

si chères !

– Ce sont sans doute, Altesse, vos parents que la comtesse a appelés, je lui avais dit d’essayer le téléphone.

– Merci, monsieur le président, dit Marina en tendant la main.

Et sagement, les poings crispés pour se retenir de courir elle suit, en princesse héritière, l’officier qui la laisse devant la porte de son studio. Là elle s’élançe vers l’écouteur que la comtesse de Bure tient en main annonçant :

– Voici la princesse héritière...

Et la fillette arrachant presque des mains de sa gouvernante le récepteur où elle va entendre la voix de sa mère si distincte malgré l’éloignement.

– Ma petite fille, comment vas-tu ? Nous savons déjà que tu es très sérieuse, très courageuse et que tu as compris qu’il fallait nous remplacer. Ne sois pas triste surtout, il faut accepter ce que Dieu a voulu. Ton père est bien, mais il regrette sa fille et son jardin. Il te demande de t’occuper des roses du chalet, de les

faire surveiller... Non, il ne veut pas te parler, cela lui ferait trop de peine d'entendre ta voix et de ne pouvoir te regarder, plus tard, il s'habituerà. Il va très bien et dans l'hôtel que nous habitons il y a un jardin, il a déjà fait planter des rosiers. Tu nous téléphoneras souvent, tu remercieras le commandant Sandor de toutes les attentions qu'il a pour nous. Au revoir, il faut nous quitter, les minutes de conversation doivent être très onéreuses. À bientôt, ma chérie, ma chère petite fille...

Marina laisse échapper l'écouteur qui lui apportait la voix de sa mère. M^{me} de Bure se précipite pour le ramasser et la petite princesse, en larmes, dit :

– C'était terrible de l'entendre, elle est si loin, si loin...

Et la comtesse en s'asseyant près de Marina murmure :

– Elle reviendra peut-être un jour, il faut toujours espérer.

Et la princesse, honteuse de cette faiblesse,

prend un mouchoir, essuie ses yeux en disant :

– Nous irons ce matin au Chalet des Roses voir si les jardiniers soignent bien les rosiers de Sa Majesté.

*

Il y a six mois qu'en Labonie la révolution a eu lieu et pendant ces six mois la princesse héritière a travaillé autant qu'elle a pu. Le matin elle a des professeurs, choisis par le président du Conseil, et avec une volonté et une facilité qui les étonnent elle s'adapte à merveille à toutes les questions économiques et sociales. Écoutant, posant des questions, discutant assez souvent, son esprit jeune et un peu aventureux aime les projets osés, pas toujours raisonnables et qui ne pourront être envisagés qu'au moment où la Trésorerie du royaume sera bien équilibrée.

À un Conseil, le président avait exposé l'idée de la princesse : souscription nationale pour l'amélioration des hôpitaux et des écoles. Il avait

été approuvé à l'unanimité et cette souscription avait donné les meilleurs résultats. Président et ministres étaient très reconnaissants à la princesse qui leur avait donné cette idée qui allait leur permettre d'établir un budget.

Mais ce qui les étonna c'est que la princesse ait demandé à contrôler les dépenses faites pour les hôpitaux et les écoles, car tout cet argent appartenait aux malades et aux enfants. Et comme le président approuva immédiatement, les travaux furent commandés et commencés, et Marina déclara, lors d'un Conseil, qu'ainsi le peuple pourrait juger que l'argent servait bien à ceux au nom duquel il avait été demandé.

Le travail du matin terminé Marina après un déjeuner pris dans la salle à manger de son appartement s'accordait une heure de détente, une demi-heure pour parcourir les journaux de son pays, puis après pour sa culture personnelle. Elle lisait alors de beaux livres choisis par la comtesse de Bure et qui devaient, disait-elle, élever son âme et la débarrasser de toutes ses impuretés.

Après cette heure de repos elle partait à pied ou en voiture, cela dépendait du temps, elle avait renoncé à sa chère bicyclette : visites, hôpitaux, écoles, ou assister à l'inauguration d'une exposition, à un concert, à une représentation théâtrale et partout, dans ces réunions, les assistants l'acclamaient. Elle se rendait compte qu'elle était très populaire, cela la réjouissait, et pour garder cette popularité il fallait que ses actes fussent toujours de ceux qui pouvaient être contrôlés et admirés.

Les déjeuners des meilleurs élèves avaient été organisés et là encore c'était le succès ! Pour aller chez la princesse les écoliers s'appliquaient, faisaient des efforts et leurs travaux s'en ressentaient. Quelquefois, aux compositions de fin de semaine il y avait deux ou trois premières et la princesse les accueillait toutes. Elle avait au palais une grande salle à manger où elle pouvait recevoir de nombreux invités.

Les trois petites filles Sandor, les premières amies de Marina, étaient là chaque jeudi car elles considéraient que la princesse leur appartenait un

peu. Elles acceptaient cependant de la « prêter » aux petits écoliers qui venaient déjeuner et faisaient, autant qu'elles pouvaient le faire, les honneurs de la réception avec la princesse, organisant des jeux dans le studio où elles se tenaient après le repas.

Là, les fillettes écoutaient des disques, regardaient la télévision, les plus beaux albums leur étaient prêtés et après ce repos imposé tout le monde s'en allait sur la plage, surveillé par la princesse elle-même, la comtesse de Bure et deux jardinières d'enfants, empruntées à une école.

Parfois les invités étaient une trentaine et il fallait leur apprendre à s'amuser gentiment pour éviter les imprudences et les disputes.

Sur ces plages de sable blond les enfants découvraient parfois de magnifiques coquillages qu'ils emportaient comme souvenirs, et vers la fin de l'après-midi, quand le soleil était moins chaud, elles prenaient toutes un bain.

Se rouler dans l'eau tiède, apprendre à nager avec la princesse ou des professeurs, c'était une joie sans pareille à laquelle elles pensaient tout au

long de leur semaine d'écolières.

Mais un jour, malgré les précautions prises il arriva un accident qui aurait pu avoir de graves conséquences.

C'était un jeudi où il faisait très chaud, le ciel avait une couleur de plomb annonçant l'orage proche. Les petites filles, fatiguées par la chaleur, voulurent se baigner. La comtesse de Bure remarqua que ce n'était peut-être pas très raisonnable et voyant les figures désolées de ses invitées Marina dit que les plus petites pataugeraient et que les grandes qui commençaient à nager pourraient prendre leur bain avec elle.

Une dizaine entrèrent dans l'eau et elle était si chaude, si agréable, que des cris de joie retentirent.

Heureuse de ce bonheur qu'elle donnait, Marina se mit à nager en recommandant à toutes de ne pas s'éloigner du bord. Deux professeurs étaient là qui les surveillaient et Marina, très sûre d'elle, s'en alla vers la haute mer. Et tout à coup, alors qu'elle se trouvait, elle aussi, si bien dans

cette eau chaude, elle entendit un sourd grondement et vit arriver une énorme vague qui la bouscula un peu. Vite, elle retrouva son équilibre et en retournant vers la rive elle entendit des cris de détresse. Les jeunes nageuses en voyant venir vers elles cette haute masse d'eau écumante, effrayées, ne contrôlant pas leurs nerfs, s'étaient accrochées aux professeurs, les paralysant et quand Marina arriva auprès d'elles, bien vite elle les compta et s'aperçut qu'il en manquait une.

– Albina ! s'écria-t-elle, où est Albina ?

Et les professeurs qui ramenaient vers la plage les fillettes très étourdies ne purent lui donner aucun renseignement.

Elle ne quitta pas la mer, de nouveau apaisée et vit, très loin du bord, entraîné vers le large, le corps de l'absente.

Invoquant Celui qui ne l'abandonnait jamais, avec vigueur elle se mit à nager, mais son cœur angoissé battait vite, elle avait peur de ne pas atteindre la fillette qui, sans doute évanouie, ne nageait plus et dérivait.

Marina lutta, son courage, sa volonté la soutinrent. Enfin, elle put agripper les longs cheveux d'Albina et soutint son pâle visage pour qu'elle ne fût pas incommodée par l'eau.

Maintenant il fallait retourner vers la plage, en aurait-elle la force ? Est-ce qu'elle aussi allait succomber près de cette petite fille qu'elle voulait sauver ?

Ses yeux cherchèrent le ciel, il était noir, triste, menaçant. Qu'importe, elle espérait encore qu'un secours arriverait et qu'elle serait miraculeusement aidée.

Tout à coup elle entendit, alors que ses bras fatigués ne lui permettait plus de se rapprocher du rivage, entre deux coups de tonnerre longs et prolongés :

– Courage, Altesse, nous arrivons !

Et elle vit le bateau de secours qu'elle voulait toujours sur la mer quand les enfants se baignaient, venir vers elle à toute allure car il avait un petit moteur.

Elle eut encore la force de tendre Albina aux

marins, puis elle fut saisie par les bras vigoureux d'un professeur et se trouva dans la barque sans savoir comment elle y était venue. Mais là épuisée, aussi pâle que la pauvre Albina, elle perdit connaissance.

Quand les professeurs descendirent les deux fillettes, la comtesse de Bure, épouvantée, cria en s'agenouillant près de ces deux corps qui semblaient tous deux privés de vie :

– Un médecin, tout de suite, et demandez-lui d'apporter sa trousse ! Commençons immédiatement la respiration artificielle !

Et avec une énergie qu'on n'aurait pu supposer, elle donna des ordres aux jardinières venues la rejoindre.

– Tête sur le côté, commençons les mouvements, une autre peut faire des frictions sur les jambes ! Respirez, rythmez vos mouvements, une, deux... n'arrêtez pas jusqu'à l'arrivée du docteur. Elles vont reprendre connaissance si nous agissons bien. Une, deux, une, deux...

Les médecins vinrent assez rapidement, mais

la comtesse de Bure ne permit aucun arrêt jusqu'à ce qu'ils fussent installés près de ces deux corps dont l'un était celui de la princesse héritière.

Quelle responsabilité pour eux !

Le plus jeune des deux proposa :

– Employons la nouvelle technique, saignée immédiate.

– Essayez, répond le vieux médecin, sur la plus jeune noyée, la princesse me semble moins atteinte. Syncope cardiaque, suite probable d'un effort trop grand. Mesdames, continuez la vieille méthode : respiration artificielle que je vous vois pratiquer à merveille. Je sens le pouls, Dieu soit loué, et voilà le soleil qui revient, ce sera le meilleur remède.

Pour Albina, la noyée, la saignée faite sembla amener, immédiatement, un soulagement. Elle rejeta l'eau avalée, son visage fut moins pâle, le pouls retrouvé.

Le jeune médecin s'écria :

– Vous voyez le résultat de cette technique ! Cette petite fille est sauvée. Malheureusement on

ne l'emploie pas encore beaucoup, il faudra en parler à la première séance de l'Académie.

Marina ouvre les yeux, lentement, et elle murmure :

– Albina ?

– Elle est là, près de vous, dit M^{me} de Bure, maintenant nous allons vous emmener toutes les deux si les docteurs le permettent.

– Oui, répond le vieux médecin, mais aucune marche, aucune fatigue, demandez deux ambulances, nous viendrons voir les deux noyées ce soir. Bon lit chaud, bon thé ou un peu de café si elles le désirent.

Marina qui se sent très lasse, accepte cet ordre sévère. Albina a les yeux ouverts. Le jeune médecin va s'en aller avec elle et tout expliquer à ses parents. Dans quelques jours il affirme qu'elle n'y pensera plus. Les autres fillettes seront reconduites par les jardinières car la comtesse de Bure ne quittera pas la princesse.

Dans l'ambulance, épuisée mais heureuse, elle a fait son devoir, Marina s'endort les mains

jointes posées sur la médaille de la Vierge que ses parents lui ont donnée pour sa première communion et qui ne la quitte jamais.

Arrivée au palais, une immense foule prévenue – les nouvelles vont vite – l’attend sur la place et quand la voiture paraît et stoppe devant le palais, au moment où les infirmiers sortent de l’ambulance la princesse endormie aucun cri ne la réveille mais la foule s’agenouille, les mains jointes levées vers le ciel, pour supplier le Seigneur de laisser sur la terre leur princesse qui a risqué sa vie pour sauver une petite fille, bonne élève, qu’elle recevait pour la première fois.

Quand dans leurs écoles les garçons apprirent cet incident ils écrivirent une belle lettre de félicitation à la princesse, mais ils lui demandèrent de se faire accompagner désormais par plusieurs bons nageurs, quand elle conduirait les filles à la plage afin de ne plus risquer une vie si précieuse au pays pour sauver une imprudente.

Et à ces fameux déjeuners du jeudi Marina invita aussi les bons élèves garçons qui avaient

bien du mal à ne pas être turbulents.

Mais la princesse fit installer dans le jardin un portique et des balançoires, trapèze, anneaux étaient offerts ainsi que le tennis que son père avait fait aménager pour elle et ses amies. Les garçons et les filles purent ainsi se distraire et ne pas toujours réclamer la plage et le bain.

Marina s'était rendu compte qu'il ne fallait pas tout céder à de jeunes invités et qu'avec des enfants qu'elle ne connaissait pas elle devrait être très prudente.

Le lendemain de cet incident Marina se réveilla à la même heure que d'habitude et quand le médecin vint la voir, il la trouva réconfortée par un bon sommeil et un bon déjeuner. Elle était prête à assister au Conseil et était certaine d'y faire bonne contenance.

Le médecin connaissait la magnifique santé de la princesse, il ne s'opposa pas à son désir mais lui recommanda de ne pas accumuler aujourd'hui les fatigues. Le peuple hier soir, très inquiet, avait passé une partie de la nuit dans les églises afin de prier pour les deux victimes de cette lame de fond

si rare sur la côte de Labonie.

Albina allait bien, mais plus atteinte que la princesse elle devrait rester au lit encore quelques jours. Après la grande peur d'hier, aujourd'hui tout le monde était content.

À neuf heures la princesse arriva comme de coutume au Conseil, elle était seulement un peu plus pâle qu'à l'ordinaire et ce teint d'églantine qu'elle tenait d'une arrière-grand-mère Anglaise était fané.

Quand elle entra dans la salle, annoncée par l'huissier – elle ne voulait plus d'escorte – tous les ministres se levèrent et l'applaudirent.

Étonnée, avant de s'asseoir dans le fauteuil qui lui était réservé, elle demanda en souriant, sourire un peu moqueur, mais charmant :

– Que se passe-t-il ?

– Altesse, répondit le président, c'est un hommage qui s'adresse à celle qui, hier, un peu imprudemment, a risqué sa vie pour sauver une fillette.

Et avec un rire clair et joyeux la princesse

s'écria :

– Mais c'est très simple, n'importe lequel de vous, messieurs, en aurait fait autant. Albina était mon invitée, j'en avais la responsabilité ; je n'allais pas la laisser couler au large car le bateau de secours ne pouvait arriver à temps. Vous voyez que je ne mérite aucun compliment. Il ne faut plus parler de cet accident.

Et en s'asseyant à leur tour les ministres protestent, mais d'une voix très ferme la princesse reprend :

– Monsieur le président du Conseil, voulez-vous ouvrir la séance.

Tous comprennent que ces hommages gênent la jeune princesse. Le président déclare la séance ouverte et donne la parole au ministre de la Santé qui va rendre compte des mesures prises pour assurer l'hygiène dans les écoles bien négligée depuis des années.

La princesse suit attentivement ce rapport, pose des questions comme d'habitude, et dans le plus grand calme la séance se poursuit.

Elle dure jusqu'à midi et Marina se sent des « fourmis » dans les jambes, car elle déteste rester longtemps tranquille. Elle sait que c'est une habitude qu'elle doit prendre et y emploie sa volonté indomptable, dirait son père, mais qui lui est bien utile pour l'aider à accepter toutes les charges et obligations.

À midi, la séance est enfin levée, ce qui permet à Marina de libérer ses jambes engourdis par l'immobilité et devenues si raides qu'elle éprouve du mal à se tenir debout. Hier elle leur a demandé un rude effort et elle est courbattue comme après un long match de tennis.

Debout, après avoir remercié tous ceux qui l'ont accueillie avec tant d'admiration, elle se dirige vers la porte, mais à ce moment l'huissier l'ouvre, une dizaine de petites filles en robes blanches portant un immense bouquet avancent, nullement intimidées vers la princesse et la plus grande d'entre elles, une petite fille blonde qui a de grands yeux noirs, dit ce qu'elle et ses camarades ont composé pour remercier celle qui a sauvé une des leurs :

– « Altesse, ces fleurs vous diront mieux que nous la grande, l’immense reconnaissance que les parents d’Albina et toutes les écolières de Blancs ont pour vous. Nous voulons vous remercier aussi pour les déjeuners du jeudi auxquels nous sommes si heureuses d’assister. Vive la princesse Marina, la princesse héritière que nous aimons tant ! »

Le compliment terminé les petites filles entourent la princesse qui leur donne à chacune le baiser qu’elles attendaient, qu’elles espéraient, en leur disant :

– À jeudi prochain, merci !

Et prenant la grande gerbe que l’huissier voulait emporter, elle admire ces fleurs qui ont les couleurs du drapeau et, lentement, bien plus émue par l’affection des enfants que par les bravos qui l’avaient accueillie à son entrée dans la salle du Conseil elle s’en va, entourée des petites filles avec ses fleurs vers son studio où la comtesse de Bure l’attend un peu soucieuse en se demandant comment Marina a pu supporter cette longue séance.

Pleines de tact, devinant que la princesse a besoin de repos, après une révérence, les petites filles s'en vont vers la porte de sortie, bien contentes d'avoir pu exprimer à la princesse le grand amour qu'elles ont pour elle.

Et Marina, tendant l'immense gerbe à la comtesse de Bure dit :

– Qu'on mette ces fleurs dans tous les vases. Rassurez-vous, chère Bure, je ne suis pas fatiguée, mes jambes se sont, hier, trop longtemps amusées dans l'eau. Ma Bure, dites qu'on nous serve le déjeuner, je meurs de faim, et pour vous faire plaisir ainsi qu'au docteur, je crois que je ferai cet après-midi une bonne sieste.

Et frottant ses yeux, comme le ferait un enfant, elle ajoute en riant :

– Je crois que j'ai encore sommeil !

*

Les mois ont passé, l'hiver est venu et le roi en exil a bien du mal à le supporter. Il regrette le

soleil de son pays et ses fleurs. La résignation ne venait pas et sa santé qui n'avait jamais été très bonne s'en ressentait.

Un soir de décembre, malgré un temps épouvantable – Paris disparaissait dans le brouillard – il avait voulu sortir quand même, il attrapa un mauvais rhume qui dégénéra en bronchite, puis en congestion pulmonaire, et un jour la reine fort inquiète ne cacha pas, au téléphone, son angoisse à sa fille.

Le lendemain, dans le bureau de son père où elle se rendait tous les matins, Marina fut assez surprise de trouver le président du Conseil qui l'avait devancée. Il lui apprit qu'ayant su hier soir que la santé de Sa Majesté inquiétait la reine, connaissant le nom du médecin qui le soignait, un ami de la comtesse de Bure, il avait téléphoné lui-même et le docteur l'avait complètement rassuré. Quelques mauvais jours à passer sans grande inquiétude mais le moral était mauvais. Le roi ne regrettait pas le gouvernement du royaume, mais son pays, il affirmait, et le docteur le croyait aussi, qu'il ne pouvait continuer à vivre sans

soleil et sans fleurs. Et le président ajouta :

– Altesse, si vous pensez que votre visite puisse être un réconfort et une consolation pour le malade, je suis tout prêt à vous faciliter le voyage, certain que vous nous reviendrez.

Stupéfaite de ce congé proposé qui la tentait, elle devait se l'avouer, prenant le temps de réfléchir et invoquant le Grand Conseiller : devait-elle abandonner le royaume où la révolution n'était plus qu'un mauvais souvenir ? elle répondit lentement, en princesse héritière :

– Je vous remercie, monsieur le président, je parlerai à la reine et lui demanderai son avis pour ce voyage.

Et elle ajouta avec ce sourire auquel personne ne résistait, affirmait la comtesse de Bure :

– Quand je ne suis pas dans ce bureau je me souviens que je suis encore une petite fille qui doit consulter ses parents.

– Une petite fille, reprend le président du Conseil, qui va avoir quinze ans, presque sa majorité, et à ce propos, Altesse, je voudrais vous

demander si vous ne pensez pas qu'il faudrait à cette occasion donner un bal à la cour. Les familles portant les grands noms de notre pays et celles des riches industriels, regrettent de ne pas vous voir et que votre sollicitude n'aille qu'aux enfants, ils sont désireux de vous dire aussi leur affection.

Un bal à la Cour ! Immédiatement Marina se souvient de la dernière réception fastueuse que ses parents avaient donnée et que, trop jeune pour y assister, elle avait admirée cachée derrière des portes, ou tapie sur un coussin dans la grande galerie supérieure qui entourait la salle.

Elle se rappelle les valets en perruque blanche et livrée à la française, criant les noms des invités à l'entrée des grandes pièces. Toute la noblesse était là, princes, ducs, comtes, et ces noms retentissaient pendant qu'un orchestre jouait en sourdine.

Dans le hall où les invités passaient ce n'était que lumières et fleurs, et les magnifiques murs de marbre rose et vert des salons étaient éclairés par des milliers de torches électriques qui

descendaient jusqu'aux corbeilles de fleurs placées le long des murs, garnies de centaines de roses venant du jardin royal, entourant le chalet, où le roi aimait tant à vivre auprès de ses rosiers.

Oui, son âme d'enfant avait trouvé que c'était une très belle fête !

Mais le lendemain, en allant à l'école, elle avait rencontré deux vieilles femmes qu'elle visitait souvent et s'était souvenue dans quelle misère elles vivaient. Les parents de leurs petits-enfants tués dans un accident d'avion, elles avaient recueilli les orphelins, mais comme les deux sœurs ne pouvaient faire, à cause de leur âge, que des tricots qu'une mercière leur commandait, l'argent était rare et ces pauvres vieilles ne mangeaient guère pour que les petits-enfants, ils étaient trois, eussent à peu près ce dont ils avaient besoin.

Immédiatement Marina demanda qu'on lui fasse un tricot disant qu'elle en avait un besoin urgent, car ces vieilles femmes, très fières, n'acceptaient que l'argent de leur travail.

Cette misère chassa les souvenirs de la belle

fête et elle s'imposa à elle toute la journée. Elle en parla à M^{me} de Bure, la gouvernante française à laquelle elle confiait ses grandes émotions, et la comtesse de Bure lui rappela que Sa Majesté avait des obligations et que ces grandes réceptions donnaient du travail à de nombreux ouvriers et ouvrières. Et sa jeunesse n'oublia plus le beau bal, mais il resta lié dans sa pensée à la révélation de la grande misère : l'un n'allait pas sans l'autre.

Et comme le président du Conseil attendait sa réponse elle dit d'une voix lasse :

– Si c'est obligatoire, je le ferai, mais j'aimerais mieux pour cet anniversaire inviter tous les bons élèves des écoles ! Avec les enfants je suis toujours très bien, tandis que ceux qu'on appelait autrefois « les courtisans » me font peur. Je crains toujours qu'ils comprennent que l'ennui vient avec eux.

– C'est bien, Altesse, nous reparlerons de tout cela dès que la maladie de Sa Majesté sera terminée.

Des regards reconnaissants et un sourire le

remercient mieux que des paroles et le président du Conseil reprend :

– Altesse, il faut que je vous mette aussi au courant de l’arrivée inopinée dans le royaume du prince Alex Barvani.

– Qui est ce prince ? demande Marina, je ne le connais pas.

– Moi non plus, Altesse, je ne le connaissais pas et il est venu me voir hier et m’a raconté une étrange histoire que j’ignorais. Il paraît que votre grand-père, le roi Jean que je n’ai pas connu, a épousé à la fin de sa vie, mariage morganatique, une femme Michon dont il avait un fils. Ce doit être exact, mais ce fils, à cause du mariage morganatique n’a et n’aura jamais aucun droit sur le royaume, bien qu’il prétende le contraire. Soyez tranquille, puisque vous aimez la tâche que vous avez acceptée de votre père avec tant de courage, nous ne le laisserons pas faire, et s’il apporte dans notre pays, actuellement si paisible, des troubles, nous l’expulserons. En attendant, ce prince – a-t-il le droit de porter le titre ? – désire vous voir pour vous expliquer son cas. Voudrez-

vous le recevoir ?

Troublée, Marina répond :

– Si vous estimez, monsieur le président, que je dois le recevoir, je le ferai, mais je désire ne pas être seule avec lui. Voudrez-vous l’accompagner ?

– C’est ce que je comptais faire. N’oubliez jamais, Altesse, que j’ai promis à vos parents que je veillerais sur vous comme sur mes propres enfants. Je crois qu’il vaut mieux recevoir ce prince, nous saurons ainsi, exactement, quelles sont ses prétentions.

– C’est bien, prévenez-le que je le recevrai demain, ici même, à l’heure habituelle. Je voudrais qu’il arrivât avec vous, tous les visages nouveaux me paralysent pendant quelques instants.

– Ne vous inquiétez pas, je l’enverrai chercher à l’hôtel où il est descendu et nous arriverons ensemble.

Le président prit congé et Marina retourna chez elle.

Préoccupée, elle ne cacha pas à sa gouvernante la conversation qu'elle venait d'avoir avec le président et, bien que la comtesse eut été particulièrement heureuse d'accompagner Marina en France, elle jugea que si l'état du roi s'améliorait il ne fallait pas faire ce voyage au moment où un prétendant au trône surgissait.

Et Marina, un peu déçue, pensa que la comtesse avait raison. Il fallait d'abord connaître cet inconnu et ses intentions.

Au milieu de la journée, avant d'aller à la Vente de Charité où elle était conviée, elle se rendit à la petite chapelle du palais. Dès qu'un souci se présentait elle demandait conseil et aujourd'hui elle avait la santé de son père et cette visite annoncée.

Elle y resta un long moment, priant, interrogeant, et elle sortit de cette oraison vaillante, prête à tenir tête à un inconnu qui prétendait avoir des droits au trône.

Elle fut, comme toujours, aimable et généreuse à la Vente de Charité, y trouva quelques enfants de la noblesse qui, comme dans

toutes les manifestations de ce genre, assaillaient les acheteurs. Elle les interrogea et leur dit que dès qu'elles seraient de bonnes élèves, elle les inviterait à venir le jeudi déjeuner au Palais avec de jeunes camarades de différentes écoles. Elle irait voir leur directrice et lui expliquerait les conditions d'admission.

La plupart de ces petites filles, très gâtées, s'occupaient surtout de belles robes et de vedettes du cinéma mais étaient loin d'être des écolières studieuses, et puis elles savaient que la princesse recevait surtout les enfants de la communale et cela ne leur plaisait pas de jouer avec eux ni même de les rencontrer. Quelques-unes, plus intelligentes que les autres, affirmèrent qu'elles avaient parfois de bonnes places et qu'elles essaieraient d'en obtenir de meilleures pour aller chez la princesse.

Marina qui avait parfaitement deviné ce que pensaient ces petites filles des anciens courtisans félicita celles qui avaient promis l'effort pour venir déjeuner chez elle.

Elle rentra au Palais en comprenant qu'elle

avait encore beaucoup de monde à conquérir, le président du Conseil avait raison, une certaine classe de la société ne l'avait pas acceptée. Il fallait faire sa conquête, et si le bal était nécessaire elle l'accepterait.

Et le lendemain, pleine de courage, elle se dirigea à l'heure coutumière – l'exactitude est la politesse des rois – vers le bureau de son père. Elle était calme, un peu oppressée pourtant, cet inconnu dont le roi ne lui avait jamais parlé l'effrayait. Mais ce matin, les nouvelles du malade étaient bonnes, la nuit avait été très paisible et la reine déconseillait tout voyage actuellement.

À peine Marina était-elle assise que le président du Conseil entra avec le visiteur attendu.

Grand garçon, très mince, ayant un joli visage, mais des yeux qui ne savaient pas regarder en face la personne à laquelle il s'adressait.

Le président salua Marina et présenta le prince.

– Je suis heureux de vous connaître, Altesse, dit-il, j’ai beaucoup de choses à vous apprendre, mais à vous seule.

76T. THILBY

Marina le regarda longuement, attentivement, et pendant cet examen laissa le visiteur debout, puis d’une voix nette, avec un dédain qui ne lui était pas habituel elle répondit :

– Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi ces choses que mon président du Conseil doit également entendre. Je ne prends aucune décision sans le consulter.

– Je le regrette, car dans ces histoires de famille il y a toujours des oreilles qui vous semblent indiscrètes.

Le commandant Sandor fit un mouvement pour se lever, mais avec une énergie étonnante chez une si jeune fille Marina s’écria :

– Vous vous trompez, monsieur, je ne fais rien, je vous le répète, sans mon président du Conseil.

– Je m’incline, reprend le visiteur, mais je dois vous rappeler que je me nomme le prince Barvani.

– C’est ce que le président m’a dit, répond Marina en essayant de saisir les regards du jeune homme, mais je ne donne de litre que références en main, à moins que j’aie entendu le roi, mon père, les donner à ceux qui ont le droit de les porter.

Saisi, le prince Barvani comprend qu’il a devant lui une rude adversaire. Il croyait se trouver en face d’une petite fille timide, il s’est bien trompé, c’est presque une femme avec laquelle il faut lutter.

– Mais, reprend-il, Altesse, vous ignorez sans doute que je suis le demi-frère de votre père ?

– Je n’ignore pas que vous le dites, mais je m’étonne que, jusqu’à présent, vous ne soyez jamais venu saluer Sa Majesté.

– J’étais en Amérique depuis la mort de votre grand-père, je m’y suis marié et c’est en apprenant la révolution en Labonie, l’exil du roi,

que j'ai pensé à ce royaume qui m'appartenait.

– Erreur, répond Marina de cette voix dure que le président du Conseil ne lui connaissait pas. Le roi, mon père, très fatigué par le pouvoir, a abdiqué en faveur de sa fille unique, la princesse héritière. Vous pourrez prendre connaissance de cet acte si vous le désirez.

– Altesse, permettez-moi de vous dire que si le roi n'y avait pas été obligé par le chef de la révolution ici présent, je crois qu'il ne l'aurait jamais fait. On ne laisse pas un royaume comme la Labonie à une petite fille de dix ans.

– Vous vous trompez, monsieur, je n'avais pas dix ans à cette époque et maintenant j'en ai bientôt quinze et dans notre pays c'est l'âge de la majorité royale, je vous l'apprends si vous ne le savez pas.

– Et à cet âge où vous devriez vous distraire, courir, profiter de votre jeunesse sans préoccupation, cela vous amuse de jouer à la princesse héritière, car ici personne ne vous traite en souveraine.

– En effet, et c’est moi qui ai désiré garder mon titre ne voulant en prendre un plus élevé qu’étant certaine que j’en serai digne.

Et avec une hautaine insolence elle ajoute :

– Vous ne devez pas comprendre, monsieur, ces subtilités.

Furieux, le prince reprend :

– Ce que je comprends, Altesse, ou ce que je ne comprends pas n’a aucune importance, je suis venu ici pour vous dire que sur le royaume j’ai des droits et des avocats vous le prouveront ! Ne croyez pas surtout, comme nous disons en Amérique, que je suis « désargenté », j’ai dans les mines de mon beau-père une très belle situation et ma femme est assez riche pour m’aider dans ma campagne électorale. Elle est princesse, ça ne lui suffit pas, elle veut être reine et elle le sera aussi bien qu’une gamine de quinze ans.

Avec le plus grand calme Marina répond :

– Vous venez de dire deux mots, monsieur, qui ont retenu mon attention. J’ai beaucoup

travaillé ces temps-ci les sciences politiques – ces deux mots sont « campagne électorale ». Quand vos avocats auront prouvé vos droits, si vous en avez, nous nous adresserons aux électeurs. Si le président du Conseil et mes ministres vous permettent de faire campagne vous la ferez, je ne m’y opposerai pas, et ce référendum donnera au peuple le droit de choisir l’homme ou la femme qu’il désire pour être gouverné.

Le prince est stupéfait, l’idée de la princesse héritière est audacieuse. Peut-être est-elle certaine de sa popularité ? Il s’écrie :

– Nous avons l’impression, en Amérique, que votre père, mon frère, ne gouvernait plus. Il y a de telles richesses dans son pays qu’il n’a pas exploitées, je veux m’en occuper : le pétrole !

– C’est exact, mais mon père ne pensait pas qu’aux dollars, et puis vous qui avez l’air de tout savoir vous ignorez sans doute que Sa Majesté a une très mauvaise santé et qu’il lui fallait faire chaque jour des efforts considérables pour rester à la tête du royaume. Ces jours-ci encore il était très souffrant.

– Oui, je le sais, une congestion pulmonaire, je suis passé par Paris. S’il venait à s’en aller cela arrangerait tout très facilement.

Le visage de Marina devient si pâle que le président du Conseil comprend qu’elle n’accepte pas ces dernières paroles, sa main a appuyé sur un bouton de sonnette et quand l’huissier paraît, elle lui dit d’un ton qu’elle veut calme :

– Veuillez reconduire monsieur, l’audience est terminée.

Le président du Conseil se lève, le prince est obligé de l’imiter, il balbutie :

– Mais, Altesse, nous pouvions nous entendre à l’amiable.

– Non, monsieur. Si le président du Conseil et mes ministres acceptent l’idée du référendum, vous serez prévenu. Soyez certain que pour ma part je ne veux pas revoir l’homme qui a osé désirer la mort de celui qu’il nomme son frère et qui est mon père !

Vexé, se rendant compte qu’il a été maladroit, le prince sort devant le président du Conseil et

quand l'huissier a refermé la porte et qu'elle est seule, bien seule, Marina pleure comme une enfant qu'elle est encore, une enfant à bout de courage et qui n'a même plus la force de rentrer dans son appartement où sa chère gouvernante, bien anxieuse, l'attend.

Non, elle reste là, et peu à peu ses larmes cessent d'emplir ses yeux. L'effort a été grand, la détente est venue et maintenant qu'elle est apaisée elle aimerait savoir ce que le président du Conseil dit de cette entrevue. Elle a un ennemi, elle qui pensait ne pas en avoir ; cette certitude lui est très pénible. Elle aurait peut-être mieux fait d'être plus conciliante, de discuter, de lui demander les preuves de ses revendications, mais cette tête de joli garçon, ces yeux qui fuyaient les siens, tout lui a déplu, elle a été une révoltée et que de fois sa mère l'a appelée ainsi ! Le mensonge, la fausseté, chez ses amis, chez ses serviteurs, elle ne pouvait les supporter et avec violence elle leur expliquait son antipathie qu'elle essayait de combattre.

Aujourd'hui la princesse héritière n'a été

qu'une petite fille révoltée. Elle attend le président du Conseil avec impatience, certaine qu'il va revenir pour lui faire connaître son opinion.

Il y a sur le bureau de son père les journaux qu'elle doit lire, les lettres qui lui sont adressées, la plupart venant d'enfants et si elles sont dépourvues d'habituelles formules de politesse elles expriment une telle tendresse qu'il y en a certaines qu'elle relit deux fois.

Une vague de pureté, d'affection succède à la visite orageuse et lui fait le plus grand bien. Quand le président du Conseil se fait annoncer elle le reçoit avec son sourire habituel en disant :

– La corvée est terminée.

Et le président autorisé à s'asseoir répond :

– Je ne croyais pas qu'elle serait si pénible. Demain je serai renseigné sur les droits éventuels de ce prince. Il a amené avec lui deux avocats, un Américain, un Français. Aujourd'hui, le nôtre se documente près de celui qui vient de France, un parfait honnête homme, m'a dit le ministre de la

Justice qui le connaît.

– Ce prince m’est antipathique, avoue Marina.

– Je m’en suis aperçu, répond en riant le président.

– Malheureusement, je ne sais pas encore dissimuler mes sentiments. Mon père savait s’ennuyer en souriant et la reine écoutait les histoires des vieilles dames de son ouvroir en ayant l’air de s’y intéresser.

– Vous apprendrez à le faire, Altesse.

– Ce sont des obligations royales, paraît-il, heureusement que je ne suis pas reine.

Et en l’interrogeant avec des yeux qui implorent le président s’écrie :

– Vous le serez un jour, à votre petite majorité, si vous le voulez, afin qu’un autre ne cherche pas à prendre votre place.

– Je ne sais pas encore, répond la princesse très lentement, mais ce que je peux vous promettre c’est de ne jamais laisser le trône, ma place comme vous dites, à ce soi-disant prince qui parle le français avec un accent terrible et qui,

de plus, n'a pas un visage de chez nous. Monsieur le président, j'aime la lutte et croyez bien que je saurai la faire.

– Je n'en doute pas, Altesse, car je crois, d'après ce que m'a dit un vieil ami, que vous avez tout à fait le caractère de votre grand-père paternel. À quinze ans, prince héritier comme vous, il s'échappa du palais royal pour rejoindre l'armée qui défendait notre pays contre l'envahisseur, et grâce à sa présence, à son courage, une bataille qu'on croyait perdue devint une victoire.

Et Marina en se levant répond :

– Soyez tranquille, monsieur le président, le prince que l'Amérique nous envoie n'est pas encore sur le trône.

Et après avoir tendu la main au commandant Sandor et l'avoir serrée avec une énergie toute masculine, elle s'en va rejoindre sa chère comtesse de Bure qui l'attend avec anxiété.

*

Le Conseil a accepté le principe du référendum mais ce vote a été fixé à une date éloignée car les ministres désiraient que la princesse ait atteint sa majorité. Les renseignements sur le prince sont arrivés, il est bien le demi-frère du roi – mariage morganatique qui prive les enfants nés de cette union de tous les droits des enfants légitimes et le vieux roi, son père, voulant éviter des revendications l’avait fait élever à New York où il est devenu citoyen américain. C’est une question de pétrole qui le fait agir et il a derrière lui son beau-père richissime et de grands groupes financiers.

Actuellement, sans en avoir demandé l’autorisation, il fait des conférences aux industriels de Labonie pour leur parler de la richesse de leur pays, richesse si mal exploitée, affirme-t-il. C’est le thème qu’il a choisi et qui le fait écouter par des hommes avides d’argent.

Le référendum décidé, le président et plusieurs ministres avaient demandé que pour la majorité de la princesse une grande fête fût donnée au

palais. Il ne fallait pas oublier que tous les invités seraient des électeurs et ils devaient connaître cette princesse un peu lointaine pour laquelle on leur demanderait de voter.

Et la princesse accepta donc de donner cette fête pour les anciens courtisans de ses parents, mais elle demanda que la veille de la fête il y eut des bals populaires sur les places de la ville avec orchestres, éclairages, décorations, où elle pourrait aller.

Les ministres furent d'accord et se mirent au travail, il fallait que ces bals où la princesse voulait paraître fussent agréables pour tous les danseurs, mais la police devrait suivre de très près celle qui n'avait peur de rien, pensant que dans son pays tout le monde l'aimait.

L'époque de la majorité arriva.

La princesse avait voulu que la fête du palais ressemblât à celles que ses parents donnaient quand elle était une petite fille et dont elle avait gardé un vif souvenir. Il fallut chercher dans les archives les projets, les devis, les factures, et appeler les décorateurs qui avaient transformé le

palais en royaume des Fées.

La princesse se commanda deux robes, une clair de lune, étincelante, pour honorer ses invités et l'autre en toile rose pour les bals populaires où elle comptait aller en compagnie de la comtesse de Bure qui s'inquiétait des conférences si nombreuses que le prince Barvani faisait en tous lieux, et bien qu'elle ne le connût pas elle le croyait capable de vilaines méchancetés.

Le jour du bal au palais, bien que la princesse ait dansé une partie de la nuit elle se leva de très bonne heure pour inspecter les salons où elle allait recevoir les fameux courtisans et se rendre compte si tous les projets qu'on lui avait soumis avaient été bien exécutés.

Et seule, avant l'arrivée des ouvriers, elle parcourut la grande galerie qu'elle avait voulue toute fleurie comme elle l'avait connue dans son enfance.

Les portraits de ses ancêtres, faits par des peintres illustres, étaient encadrés de milliers de bougies mêlées à des fleurs fraîches car des jardiniers s'étaient relayés jour et nuit pour les

arroser. Le long des murs, des rosiers dans des pots de porcelaine délicate étaient couverts de roses venant du chalet royal, souvenir de son père qu'il eut été si heureux de contempler.

Les petites tables du souper seraient mises là en fin de soirée car Marina se rappelait que sa mère voulait toujours que cette galerie servît à rassembler les invités qui restaient le plus tard.

Pour elle avait été préparé dans le grand salon le dais et le trône royal, elle devrait s'y asseoir, à la place de ses parents et cette idée lui serra le cœur. Mais sa mère lui avait affirmé, au cours de leurs nombreuses conversations téléphoniques, que le roi, le jour de sa majorité, penserait beaucoup à elle mais qu'il était content d'être déchargé de cette obligation.

C'est elle qui devait être là, c'est elle qu'on traiterait comme une souveraine. Elle le regrettait, car sa secrète espérance avait été qu'un jour ses parents pourraient reprendre une place qui leur appartenait. Et Marina, en simple robe de flanelle blanche comprend qu'elle devra se résigner bientôt à être celle qu'on appellerait la

reine.

La reine ! À quinze ans cela peut vous sembler un rêve magnifique, mais quand il faut vivre ce rêve, seule, séparée de sa famille, il vous effraie, et Marina se rendait compte que pour être une vraie souveraine, comme la reine d'Angleterre, toujours si majestueuse, elle aurait encore besoin de beaucoup d'années d'études pour savoir gouverner.

Mais comme cette idée la troubla elle pensa qu'elle avait un président du Conseil qui était son ami et en s'appuyant sur lui, avec lui, elle pourrait peut-être réussir.

Il voulait que pour le référendum elle se présentât non plus en princesse héritière, mais en reine. Peut-être avait-il raison ? Il ne fallait pas laisser le prince américain demander à être roi de Labonie, en se servant du prétexte de la dernière maladie de son demi-frère pour affirmer dans les conférences multiples qu'il faisait, que lui seul pouvait rendre le pays prospère. Ce n'était pas un fille de quinze ans, si gentille qu'elle fût, qui pourrait organiser le marché du pétrole !

Un président du Conseil, des ministres, avaient prouvé sous le dernier règne ce qu'ils étaient capables de faire, lui, si le peuple lui donnait le pouvoir, saurait tout organiser. Des ingénieurs venant d'Amérique et qui avaient l'habitude de ces travaux arriveraient en six mois à réaliser ce que les hommes de Labonie mettraient six ans à faire et le commandant Sandor avait dit à la princesse héritière que ce prince, ayant derrière lui des capitaux énormes, des milliards, pouvait exploiter bien mieux qu'eux les ressources du pays. Mais il avait ajouté que l'argent ne faisait pas le bonheur parce qu'il apportait avec lui de mauvais désirs et, bien vite, une satiété qui rendrait amorphe un peuple en plein essor.

Ce sont pour une souveraine de quinze ans de bien graves problèmes et ce soir, où elle voudrait être gaie, heureuse puisque cette fête est donnée pour elle, son visage est triste et la comtesse de Bure le lui reproche.

Marina en regardant dans la glace la magnifique robe, couleur de lune, pareille à ses

yeux, répond :

– Vous avez raison, ma Bure, mais je pense trop aux absents et à ce vilain prince qui ne cesse, paraît-il, d’attaquer mon père et de lui reprocher de ne pas s’être occupé de ce fameux pétrole qu’il réclame. Il a sollicité une invitation pour sa femme, car, lui, je ne veux pas le revoir, et j’ai consenti à ce qu’elle vînt ce soir. Je la recevrai gentiment : ce n’est pas de sa faute si elle a un si vilain mari !

Et la comtesse de Bure répondit :

– Soyez conciliante, il faut que ce soir rien ne trouble cette fête. Rappelez-vous la grâce que votre mère y apportait. Les invités s’en allaient ravis, comblés par la splendeur de la réception et par les paroles que la reine leur avait dites. Ce sera pour vous très difficile de l’égaliser, mais il faut essayer. Ce soir vous êtes la reine, l’exemple. Souvenez-vous de cette obligation tout le temps et la soirée se passera bien.

La couronne posée sur ses boucles relevées Marina se contemple une dernière fois dans le miroir et est saisie de voir ce que la toilette, la

coiffure l'ont changée.

La comtesse de Bure a raison, ce soir elle n'est plus la princesse héritière, elle est vraiment la reine et si le méchant prince la voyait il ne dirait plus qu'on ne confie pas un royaume à une gamine de quinze ans !

Un officier vient prévenir « Sa Majesté » que l'escorte l'attend.

Sa Majesté ! Elle a tressailli en entendant ces mots, elle comprend que le président du Conseil a dû donner des ordres et que ce soir, à cause de ce fameux référendum, elle doit recevoir les courtisans en souveraine.

Un regard à la comtesse de Bure, un regard qui l'implore demandant le courage dont elle a besoin.

– Je vous rejoins, dit la gouvernante.

Une prière, quelques mots adressés à Celui qui ne l'abandonne jamais et avec énergie, décidée à faire tout ce qu'elle doit, tout ce qu'on attend d'elle, elle s'en va encadrée par les soldats, traverse la longue galerie éclairée qui la mène

aux appartements royaux. Elle est acclamée par la foule massée sur la place, foule qui a peut-être compris que cette très jeune fille pour bien jouer le rôle qu'elle a accepté a besoin d'être soutenue par l'affection d'un peuple qui ne demande qu'à continuer à l'aimer.

En entrant dans le premier salon, des invités sont déjà là, et comme l'huissier annonce : Sa Majesté la Reine, la haie se forme immédiatement et hommes couverts de médailles, femmes dont les bijoux étincellent s'inclinent devant cette jeune souveraine qui, très pâle, profondément émue, traverse les trois salons.

Le dernier est un véritable jardin où des milliers de roses, d'œillets, d'orchidées, tombent en guirlande de la galerie où les musiciens, dissimulés par des plantes vertes, jouent une musique douce, aérienne, que Marina a imposée, refusant d'entendre des airs de jazz que sa mère détestait.

Le trône blanc et or, sous un dais pourpre, entouré de tabourets, attend la jeune souveraine. Avec quel plaisir elle s'y assied, car ses jambes

n'étaient plus très solides.

À peine est-elle installée que les valets en perruque blanche et livrée à la française, rouge et or, encadrent la pièce et à l'entrée des salons l'huissier annonce les noms les plus brillants du royaume. Ce n'est que princes, ducs, altesses, qui traversent les trois salons pour venir s'incliner devant la reine. Et la comtesse de Bure, venue prendre place sur un tabouret – désir de Marina – connaissant bien le Gotha de ce pays, renseigne à mi-voix la souveraine sur les arrivants.

Ce couple dont le mari boite, blessé de guerre, une femme un peu âgée, mère de dix enfants, une autre dont le fils est missionnaire, en Chine, etc... et Marina s'étonne de trouver si facilement des mots aimables pour tous ceux qui viennent la saluer.

Tout va très bien. Les salons s'emplissent et comme une valse pleine d'entrain se fait entendre le président du Conseil s'approche du trône et demande à Sa Majesté si elle veut bien lui faire l'honneur d'ouvrir le bal avec lui.

Danser ! Avec quel plaisir elle se lève, et la

valse est si entraînante qu'elle descendrait très rapidement les marches du trône, mais un regard de la comtesse de Bure lui rappelle qu'elle est une souveraine que tant de gens observent ! Alors, lentement, très royale, elle pose à peine ses pieds sur les marches et accepte ce cavalier qui l'attend avec un sourire tant son attitude est parfaite.

Dans les bras du commandant Sandor, elle soupire, puis oubliant qu'on la regarde elle se laisse emporter par la musique et murmure, souriante, le sourire ne doit pas quitter ses lèvres :

– Le plus dur est fait. C'était terrible de traverser les trois salons.

Et le président, excellent danseur, lui répond :

– C'était bien une Reine qui les traversait.

Le bal ouvert, comme les invités continuent à arriver, Marina pense qu'elle doit retourner à sa place pour accueillir les retardataires et à peine est-elle assise de nouveau sur son trône que l'huissier annonce :

– Son Altesse la princesse Barvani.

Et M^{me} de Bure murmure :

– Prudence et amabilité.

La jeune Américaine est éblouissante. Robe de volants de tulle blanc, retenue par des nœuds de diamants, collier d'émeraudes et dans ses cheveux très noirs, un cercle de diamants et d'émeraudes.

Petite, toute menue, elle traverse rapidement les salons.

Les danseurs se sont arrêtés pour la laisser passer et très amusée par cette curiosité, elle s'avance vers la Reine, sourire aux lèvres, nullement gênée, ravie d'être dans un palais royal.

Marina trouve qu'elle ressemble à un petit oiseau des Îles et comme elle s'incline en faisant une parfaite révérence, travaillée à New York, la jeune souveraine dit en désignant un tabouret :

– Je suis charmée de faire votre connaissance, asseyez-vous près de moi quelques instants. Vous venez de si loin que j'aimerais à savoir ce que vous pensez de notre beau pays.

La petite princesse, un peu gênée, mais ravie – elle n’avait pas pensé qu’elle parlerait avec la Reine et le professeur de New York ne l’a pas préparée à cette éventualité – répond en s’asseyant :

– Pour être beau, votre pays est beau. Et elle ajoute avec une franchise désarmante : je comprends que mon mari, je crois qu’il faut dire « le prince », mais je n’en ai pas l’habitude, je comprends donc que le prince vous le réclame.

Et toujours souriante, la naïveté de la petite Américaine l’amuse, Marina répond :

– Croyez-vous que cette réclamation soit juste et bonne pour un pays qui a déjà connu une révolution ? Et, roi de Labonie, où le prince n’a jamais vécu, pensez-vous qu’il puisse faire le bonheur du peuple ?

– Oh ça ! répond-elle en riant, il ne s’en occupe pas. Le pétrole avant tout !

– Il a tort, petite princesse. Permettez-moi de vous le dire car dans toute royauté, héréditaire ou non, il faut penser que vis-à-vis de Dieu un roi a

une tâche immense. Des milliers d'hommes et de femmes comptent sur leur souverain pour les diriger vers le bien.

– Ce sont des pensées qui n'absorbent pas mon mari... Pour lui il n'y a que les puits de pétrole à exploiter, voilà ce qu'il veut faire, Majesté, je crois que c'est comme cela que je dois dire, vous, vous les avez quelquefois, ces pensées-là ?

– Elles ne me quittent guère, répond Marina tout indulgence.

– Et vous avez quinze ans ! C'est votre fête aujourd'hui. Moi je n'en ai pas encore dix-huit et je vous assure que si jamais je suis reine à mon tour ces pensées-là ne m'encombreront pas.

– Vous désirez être reine ? demande Marina.

– Oui, parce que cela ferait rager mes amies de New York. Princesse, il y en a quelques-unes, mais reine, pas encore. Je serais la première. Elles n'en reviendraient pas et n'oseraient plus appeler mon mari, je veux dire, le prince, un roi pour rire... Mais ce qui va m'ennuyer maintenant,

c'est de vous connaître. Somme toute nous sommes des rivales, mon mari me l'a expliqué. Cela m'amusait en venant au palais, mais à présent je ne suis plus très sûre que cette idée : prendre votre place, me plaise. Si on pouvait devenir l'amie d'une Majesté j'aimerais bien, follement, être la vôtre. Vos yeux couleur de lune disent des choses qu'on devine si bien.

Et, amusée, Marina demande :

– Dites-moi ces choses et croyez qu'une reine peut avoir des amies.

– Merci. Voici les choses : vous croyez que je suis une petite poupée pas bien méchante, qui dit, même à une reine, tout ce qui lui passe par la tête ? Eh bien, cette petite poupée va vous apprendre qu'elle ne désire plus du tout être reine. C'est affreux de voir tout le monde danser et d'être sur un trône, bien tranquille, à regarder les autres s'amuser et à entendre les sornettes qu'une petite Américaine débite. J'adore la danse et je ne connais personne naturellement, je ne voudrais tout de même pas faire tabouret toute la nuit !

– Je vous comprends, reprend Marina, et je vais vous présenter le président du Conseil qui est un merveilleux danseur.

La jeune Américaine fait une moue très amusante :

– Non, dit-elle, un président est toujours un vieux monsieur, gros, et qui ne suit pas la mesure, j’aimerais mieux un jeune officier ou un secrétaire d’Ambassade que je guiderais plus facilement.

La comtesse de Bure qui a écouté cette extraordinaire conversation fait signe à deux jeunes gens qui passent et les présentations faites, la jeune Américaine s’envole avec enthousiasme en disant à son danseur :

– Nous dansons, monsieur, mais je tiens à vous dire que votre Reine est un amour et puisqu’elle peut avoir des amies j’en serai une. Croyez-moi, amie jusqu’à la mort !

La réponse, Marina n’a pas le temps de la dire et elle suit des yeux le couple charmant qui danse fort bien et paraît s’amuser. Elle aimerait en faire

autant, car elle aussi aime danser, mais l'huissier annonce les douairières et il faut recevoir les vieilles dames, leur assurer qu'elle est particulièrement heureuse de leur venue.

En dansant la petite Américaine frôle le trône et dit en riant :

– Majesté, voici les vieux restes des familles princières, ils sont encore très beaux !

Marina lève la main pour gronder cette jeune folle, mais le couple s'est déjà éloigné et se souvenant d'une grand-mère qu'elle a beaucoup aimée, la reine se lève à demi pour accueillir les vieilles dames qu'elle remercie de s'être dérangées. Et comme elle craint qu'il n'y ait plus de chaises libres dans les salons elle demande aux plus âgées d'entre elles de s'asseoir sur les tabourets qui encadrent le trône.

C'est un honneur que ces dames apprécient et l'une d'elles se rappelant les bals précédents à la cour affirme à la jeune reine qu'elle a su refaire la décoration florale des salons et que la musique et la danse sont en parfaite harmonie.

Et la conversation s'engage sur les danses modernes qui parviennent à détruire tout le charme féminin et sur l'horrible jazz qui met les danseurs en pleine ivresse ce qui leur permet de tout oser.

Marina affirme que tant qu'elle sera reine ces danses ne seront jamais tolérées au palais et les vieilles douairières protestent en disant que le fameux référendum dont on parle tant sera un immense succès, un triomphe, pour la jeune souveraine. Que ce prince qui vient d'Amérique s'occupe du pétrole, mais qu'il ne se prétende pas l'héritier d'une couronne appartenant à une famille depuis plus de deux siècles. Cela, les Labonais ne le veulent pas et ne le permettront jamais !

Marina exprime ses remerciements pour ces paroles et l'une des vieilles dames demande alors s'il est exact que la femme du fameux prince a eu l'aplomb de venir au Palais ce soir.

– Oui, répond Marina, elle désirait être invitée, le président du Conseil m'a demandé de le faire. Elle est là, elle s'amuse beaucoup et m'a semblé

charmante. Elle m'a demandé mon amitié, jusqu'à la mort, m'a-t-elle dit.

– Méfiez-vous, Majesté, reprend une douairière, tous ces Américains sont des ambitieux et comme ils n'ont pas de noblesse dans leur pays leurs filles viennent les chercher chez ceux qui en ont encore.

– Elle est bien jeune, reprend Marina, et quand elle m'a quittée elle m'a déclaré qu'elle n'avait plus du tout envie d'être reine.

Et une duchesse, très âgée, s'écrie :

– Est-ce qu'elle s'imagine que nous l'aurions acceptée ?

– Soyez bien tranquilles, chères amies, elle n'a jamais réfléchi aux devoirs que lui imposeraient les ambitions de son mari et je crois qu'elle ne s'y plierait pas facilement.

– Une poupée, probablement bien habillée, rien qu'une poupée !

– Peut-être, mais elle m'a fait surtout penser à un de ces jolies petits oiseaux des Îles qui viennent de si loin et qui s'acclimatent souvent

très mal dans notre pays.

– Espérons qu'elle ne s'y acclimatera pas !

Et comme des Ambassadeurs arrivent avec leurs épouses, les vieilles dames quittent les tabourets et se retirent charmées par l'accueil que leur a réservé la souveraine.

Quand tout le monde est arrivé Marina quitte son trône et se promène dans les salons afin de se rendre compte si ses invités sont satisfaits. Il peut toujours y avoir dans un coin quelque jeune fille isolée que les danseurs négligent et oublie d'inviter. Et Marina qui aime tant à danser, mais qui ce soir ne dansera plus, désire qu'aucune de celles qui sont présentes, laides ou jolies, ne quitte le Palais le cœur gros, enviant les jeunes filles qui ayant plus de relations qu'elle ne sont pas restées sur leur chaise.

Elle en aperçoit quelques-unes, bien vite elle fait signe à des jeunes gens libres. Présentations faites, les abandonnées, bien reconnaissantes à leur Reine, s'en vont heureuses d'être à leur tour mêlées au flot des danseurs.

Marina va à la galerie où l'on prépare le souper. Les petites tables sont déjà mises et une plus grande que les autres pour la reine. Table particulièrement fleurie et les places portent déjà les noms des occupants.

Protocole !

Elle appelle un maître d'hôtel et demande que le nom de la princesse Barvani soit mis à cette table. Cette recommandation étonne le maître d'hôtel qui est au courant comme tout le monde des prétentions du prince, mais il obéira et Marina ne quitte la galerie que le petit carton avec le nom de la princesse Barvani posé sur un couvert non loin du sien.

En revenant vers les salons elle rencontre le président du Conseil et le met rapidement au courant de l'entrevue qu'elle a eue avec la princesse et de l'ordre donné pour le souper.

Votre Majesté a bien fait. J'ai rencontré cette petite Américaine qui paraît follement s'amuser et elle m'a déclaré que « Ma » reine était adorable et qu'elle serait son amie « jusqu'à la mort » ! Elle ne me semble pas redoutable. Pour

son mari c'est autre chose, il fait une campagne très habile auprès des gros industriels et ceux-ci le suivront, de là à gagner les ouvriers ce sera chose facile...

– Alors ? interroge Marina.

– Alors le référendum s'impose. Il n'y a pas dans notre pays, heureusement, que des ouvriers d'usine presque toujours mécontents. Jusqu'à présent je n'ai aucune inquiétude le peuple vous adore, dirait la petite Américaine.

Et Marina en allant rejoindre son trône accompagnée du président conclut :

– Ce sera ce que Dieu voudra, mais il faut que ce référendum se passe dans le plus grand calme, aucune manifestation, même en ma faveur, aucune révolution, cela fait trop souffrir. Je n'ai jamais pu oublier vos trois petites filles à genoux devant moi dans la cour de l'école me réclamant la grâce de leur père !

– Il ne faut plus penser à ce vilain souvenir, et apprenez que ces trois petites filles ont été cachées dans la galerie où se tient l'orchestre

parce qu'ayant été d'une sagesse exceptionnelle toute la semaine elles ont eu pour récompense de venir voir l'entrée de « leur reine », car vous leur appartenez, ne vous en déplaie.

– J'en suis bien heureuse, répond Marina, pendant que le président du Conseil, arrivé dans la salle du trône, s'incline devant elle avant de la quitter.

Après le souper qui s'est bien passé, la petite Américaine, toute joyeuse d'être à la table de la souveraine a amusé tous les convives en racontant les histoires les plus extraordinaires sur son pays : l'Amérique, que la plupart ne connaissent pas.

Souper fini les danses reprirent jusqu'à l'aube mais vers trois heures du matin la reine vint près de la comtesse de Bure :

– Ma Bure, dit-elle, emmenez-moi car je sens que malgré la musique je vais m'endormir. Et très petite fille elle ajoute : je n'ai jamais veillé si tard.

Et la reine put s'en aller par la galerie des

aïeux sans que ses invités s'en aperçoivent.

*

Le jour du référendum est arrivé. C'est un beau dimanche de mai, Marina se lève comme d'habitude et elle va à la messe matinale dans la petite chapelle du château. Cette chapelle où elle est venue, si souvent depuis le départ de ses parents. Chagrin, effroi, révolte, elle a tout osé dire et toujours elle a été consolée, apaisée, soutenue, et ce matin d'une journée qui va décider de son avenir il n'y a en elle aucune crainte, aucun désir, elle sera ce que Dieu voudra ; elle s'abandonne à Sa Volonté.

À neuf heures elle est comme de coutume dans le bureau de son père devenu le sien, elle y lit les journaux du pays, dans lesquels se trouvent les derniers articles faits par le prince où s'il dit des choses justes concernant le pétrole, ce fameux pétrole, il continue à accuser, ce qu'il fait depuis deux mois, le dernier règne, signalant

l'incapacité du roi, son demi-frère, qui n'ayant aucune volonté aurait laissé des étrangers s'emparer des propres richesses de Labonie. Il n'attaque pas la souveraine, ni le président du Conseil et les ministres actuels qui travaillent beaucoup, ceux-là n'imitant pas les précédents qui ne s'occupaient que de grossir leur fortune, le prince les néglige, ce sont des êtres pour lui sans intérêt.

Ce dédain humilie la jeune reine qui se rappelle ce qui a été accompli en une année. Hôpitaux agrandis avec un nouveau matériel, écoles bâties, surveillées, vieux habitants mis à l'abri de la misère. En un an ce n'est pas si mal, mais le pétrole, ce fameux pétrole a été négligé ! On ne pouvait tout faire à la fois : les malades, les enfants, les vieux étaient plus intéressants, le pétrole pouvait attendre.

Le président du Conseil se fait annoncer comme neuf heures sonnent et après avoir salué la reine il lui apprend que depuis ce matin, six heures, les votants sont nombreux et que dès midi il connaîtra les premiers résultats des votes. Il lui

apprend aussi que le prince a mis une dernière affiche conseillant aux électeurs de voter pour lui, le roi du pétrole, et que plusieurs cabarets ont l'ordre de ne pas faire payer les électeurs. La liste des maisons où ils pourront se griser s'ils le désirent leur est indiquée.

Dans chacun de ces cabarets un agent payé par le prince conseille de voter pour celui qui rendra un pays pauvre plus riche que n'importe quel autre.

– Oh, la propagande, affirme-t-il, est bien faite, méthode américaine dont nous n'avons aucune idée, mais je ne sais pas si ces dollars jetés à profusion lui rapporteront, lui donneront ce qu'il attend, ce qu'il espère. La chose extraordinaire et presque incompréhensible c'est que sa femme, la charmante petite Américaine, fait une propagande pour vous dont vous ne vous doutez pas ! Elle a commencé par donner à l'Ambassade américaine où l'on n'ose rien lui refuser, des réunions en fin de journée, qu'elle appelle des « drinks », « cocktails » où elle a invité les femmes de la noblesse labonaise et des

industriels. Et pendant qu'elles sont réunies là à écouter une musique extravagante, soi-disant américaine, elle ne parle que de vous. La reine est son amie, une amie épatante et pour laquelle toutes les femmes doivent voter. Dans ce beau pays, pays de fleurs et de soleil, je vous répète ses propres paroles, une femme doit être reine, un homme, ajoute-t-elle, sur un trône c'est toujours très vilain !

Le mari se fâche, fait des scènes, cela lui est parfaitement égal, elle lui répond qu'elle est en tournée électorale. Elle va dans les magasins, les maisons de couture, les modistes, les bottiers, fait des commandes importantes ou des achats magnifiques en recommandant le référendum, la reine qu'elle adore ! Tout le monde doit voter pour elle.

Je la fais surveiller très attentivement. Le prince reçoit d'Amérique des colis bien mystérieux. La douane jusqu'à présent les a laissés passer mais j'ai donné l'ordre que l'on ouvre le prochain envoi. C'est assez difficile, la valise diplomatique permet tout ! Il paraîtrait que les

dernières affiches mettaient en cause Votre Majesté et les hommes de la révolution. Ici les imprimeurs n'ont pas voulu les faire et le prince a dû s'adresser à un pays voisin du nôtre qui nous a toujours envié nos richesses pétrolières.

– Ah ! répond la reine en soupirant, si nous n'avions pas ce fameux pétrole, jamais le prince ne se serait occupé de nous.

– Sans doute, mais ce pétrole bien exploité, les ingénieurs américains qu'il a fait venir me semblent très capables, donnera à Votre Majesté d'énormes ressources pour améliorer la vie de votre peuple. Vous pourrez faire construire dans la montagne des sanatoriums, des maisons pour les vacances des enfants et des habitations confortables pour tous, ce qui nous permettra de détruire les taudis. Je suis bien tranquille, Votre Majesté, son président et ses ministres sauront employer ces bénéfices pour la joie de tous.

Je voudrais demander à Votre Majesté si cela ne la contrarierait pas de sortir cet après-midi en voiture pour remercier votre peuple. Je suis presque certain que le référendum va être un

triomphe, il faut que vous disiez à tous votre gratitude. Les résultats seront connus et affichés vers quatre heures, si vous pouviez paraître une heure après je suis certain que vous seriez acclamée.

– Je veux bien, répond la reine, mais le prince, que dira-t-il ? Qu'en ferez-vous ?

– Il est probable que nous l'expulserons ce soir. Sa dernière affiche que nous avons saisie nous en donne le droit.

– Mais sa femme ? Comment comptez-vous agir pour cette petite Américaine ?

– Elle sera libre de suivre son mari ou de rester ici, mais nous garderons les ingénieurs qui paraissent s'intéresser à nos exploitations ; ils sont beaucoup plus modernes que les nôtres. L'Amérique est un pays en avance sur tous les autres.

– C'est très bien, dit la jeune reine, tout me paraît parfaitement réglé. Je sortirai vers cinq heures comme vous me l'avez demandé, avec un officier d'ordonnance et la comtesse de Bure,

toujours si fière de m'entendre acclamée.

– Les ordres sont donnés à la police pour que la foule soit massée sur la Place de la Cathédrale et sur le Grand Boulevard de la Mer, promenade très courte mais qui me semble nécessaire.

– Entendu, monsieur le président. Mais si, contre toute attente, le référendum m'était défavorable ou me donnait seulement une faible majorité j'aimerais mieux ne pas faire cette promenade.

– Cette hypothèse n'est pas à envisager. Le président du Conseil et quelques ministres suivront en voiture celle de la reine pour bien montrer au peuple que nous sommes d'accord avec lui.

Dès que j'aurai les premiers résultats, à Votre Majesté, je les ferai connaître. À cet après-midi, et demain nous serons débarrassés du prince.

Le commandant Sandor se lève, accepte la main que la reine lui tend et dit :

– Merci comme toujours, merci pour tout...

Le référendum est un triomphe, seuls quelques

ivrognes ont voté pour le prince. La reine est heureuse, se sentir aimée vous procure une grande joie et c'est le visage rayonnant d'un bonheur intérieur qu'elle monte dans l'automobile à cinq heures, comme le président le lui a demandé, accompagnée par la comtesse de Bure et d'un officier d'ordonnance.

Sur la place même du Palais, la foule est déjà là et à peine aperçoit-elle la reine, tout de blanc vêtue, qu'elle crie son enthousiasme.

Marina a un geste de la main, un sourire qui disent sa gratitude, puis précédée par la police à cheval la voiture se dirige lentement vers le Boulevard de la Mer, ce boulevard fleuri au bord duquel des vagues paresseuses, dorées par le soleil, viennent mourir sur le beau sable blond. Des enfants, en voyant la reine, quittent leurs jeux sur la plage et s'approchent de la voiture royale avec seaux et pelles.

La voiture avance avec lenteur, le chauffeur sait que tout le monde doit pouvoir admirer la reine. Mais au moment où elle va passer devant l'hôtel Victoria, le plus beau palace de la ville, un

effroyable bruit se fait entendre. Les chevaux des gardes se cabrent, les enfants, épouvantés, rejoignent en pleurant leurs mères ou leurs gouvernantes.

Marina est devenue très pâle, elle pense tout de suite que c'est un attentat dirigé contre elle et cette pensée la fait atrocement souffrir, elle ne croyait pas avoir des ennemis.

Le chauffeur a immédiatement stoppé la voiture et le président du Conseil qui suivait dans un autre véhicule vient en courant près de la reine.

– Majesté, dit-il, ne craignez rien, une bombe vous était destinée. Elle a éclaté trop tôt. Rentrez au Palais, c'est prudent, le peuple va être déchaîné.

Debout, dans la voiture, la reine répond :

– Non, s'écrie-t-elle d'un ton autoritaire, s'il y a des victimes je veux aller les voir, c'est à cause de moi qu'elles sont blessées !

Au même instant un agent de police s'approche du président et, très ému, raconte ce

qui s'est passé.

– Une bombe, dit-il, devait être jetée sur la voiture royale, à la fenêtre du premier étage de l'hôtel Victoria le prince Barvani était là avec sa femme pour voir passer la reine. Derrière lui il y avait un homme qui lui a donné un paquet : l'engin ! Nous étions de l'autre côté et ne pouvions bouger. La princesse sans doute a deviné ce que son mari allait faire, elle s'est jetée sur lui pour arracher la bombe. Celle-ci a éclaté pendant la lutte, tuant le prince, et la princesse est terriblement blessée. Je l'ai fait transporter à la clinique, derrière l'hôtel.

Marina a entendu le bref récit, immédiatement elle se rassied et sans consulter personne dit au chauffeur :

– À la clinique tout de suite.

Et le président du Conseil s'incline en disant :

– Vous avez raison, Majesté, votre place est près d'elle.

Quelques minutes après la voiture royale s'arrête devant la clinique. Le premier étage de

l'hôtel est très abimé par l'explosion mais il n'y a pas eu d'autres victimes. Le geste de la petite Américaine a sauvé bien des vies car la bombe était puissante et aurait fait beaucoup de morts.

À la clinique la reine n'est pas attendue, tout a été si vite que les médecins seulement viennent d'arriver. Mais aujourd'hui Marina donne des ordres qu'elle ne permet pas de discuter.

En arrivant elle demande où est la princesse et le portier défaillant peut à peine répondre. Il indique une porte au rez-de-chaussée.

Suivie par la comtesse de Bure Marina entre dans la chambre. En l'apercevant les deux médecins et l'infirmière, qui entouraient le lit s'écartent et la reine peut voir la jolie petite Américaine abîmée par la bombe : visage très pâle, nez pincé et les deux bras recouverts de pansements.

Brisée par l'émotion Marina chancelle, puis bien vite s'approche du lit et d'une voix pleine de tendresse elle parle à cette mourante, car elle a bien compris que la petite Américaine n'a plus longtemps à vivre.

– Mon amie, dit-elle, j’ai appris ce que vous avez fait. Je suis venue pour vous remercier. Je veux que vous sachiez que je ne vous oublierai jamais et que je vais prier pour que Dieu apaise vos souffrances. Ayez confiance, vous serez bien accueillie. Vous avez sauvé des existences et un jour nous ferons faire une belle statue qui vous représentera afin que les petits comme les grands se souviennent de vous.

Ces paroles sont entendues, comprises, la pauvre blessée ouvre les yeux, essaie de remuer un de ses bras déchiquetés par la bombe, elle n’a plus de mains, l’engin les a emportées. Elle murmure d’une voix à peine perceptible :

– Amie jusqu’à la mort...

Et la reine qui se souvient des paroles prononcées par la princesse le soir du bal se penche sur le visage déjà marqué par la mort et l’embrasse en répétant :

– Oui, amies jusqu’à la mort.

La petite Américaine referme les yeux et un dernier souffle passe sur ses lèvres contractées.

Un long silence suit cette minute affreuse. Les médecins disent l'un : « Elle n'a pas souffert longtemps » et l'autre ajoute : « C'est fini. Pour elle cela vaut mieux, à son âge vivre sans mains et sans pieds c'eut été épouvantable. »

La reine s'agenouille devant cette poupée morte à cause d'elle, pour elle, et son cœur de quinze ans jusqu'ici plein d'énergie est à bout de résistance. Sa poitrine se contracte et elle a un long sanglot déchirant. Elle a une peine atroce et pourtant elle n'est pas responsable de cet accident, c'est le prince, demi-frère de son père qui est la cause de cette mort affreuse d'une jeune femme de dix-huit ans.

Au moment où elle se relève en essuyant ses yeux Marina aperçoit le président du Conseil qui entre dans la chambre.

– C'est fini, lui dit-elle, heureusement elle n'a pas trop souffert.

Puis elle ajoute :

– Enterrement demain, très correct. Sépulture au cimetière royal, le prince était le fils de mon

grand-père, elle, près de lui, mais pour la princesse des fleurs, beaucoup de fleurs, elle les adorait. Je rentre au palais, ayez l'obligeance de faire dire à la foule que je ne désire entendre aucune acclamation. Le silence, le grand silence honorera cette morte qui a voulu sauver ma vie et celles de ceux qui m'accompagnaient.

Cette petite reine de quinze ans parle en grande souveraine, les assistants n'en reviennent pas.

Après un dernier regard à la jeune Américaine dont le visage est devenu paisible la reine s'en va, appuyée sur le bras de la comtesse de Bure qui s'est rendu compte qu'elle était épuisée.

La foule est là, dans la rue, mais elle connaît le désir de la reine et si les bras se lèvent, se tendent vers elle aucun cri ne sort des lèvres muettes, tous ont compris le chagrin de la souveraine.

Après le triomphe, les larmes, pour une Majesté de quinze ans c'est très pénible.

La voiture repasse devant l'hôtel Victoria et Marina peut entrevoir les désastres que la bombe

y a causés. Est-ce possible que pour une question de pétrole, de dollars, un homme ait pu envisager de faire des morts ? Elle ne comprend pas, son jeune cœur ignore le mal, et toute droite dans sa voiture elle traverse la foule silencieuse, les mains jointes, en pensant que son « amie jusqu'à la mort » est au ciel et qu'elle ne connaîtra plus les souffrances de la terre imposées à toutes les créatures.

Avec la comtesse de Bure, cette seconde maman que Dieu lui a donnée, elle rentre chez elle, mais pour retrouver le calme que doit avoir une reine dans toutes les épreuves elle s'enfuit seule vers la petite chapelle où elle priera pour celle qui l'a aimée « jusqu'à la mort » et pour demander à Dieu de lui donner le courage dont elle a besoin pour continuer la tâche qu'elle a acceptée. C'est fini, elle n'est plus une princesse héritière, elle est pour le reste de sa vie une souveraine à moins qu'une révolution ne l'envoie retrouver ses parents.

Une révolution. Elle ne la souhaite pas car elle entraîne toujours avec elle des deuils et de la

souffrance et si celle qui l'a mise sur le trône a pu se faire presque dans le calme, grâce à Celui qui la dirigeait, il n'est pas certain qu'une autre ne bouleverserait pas le pays causant des morts, amenant peut-être une guerre ? Elle veut être la souveraine de la paix, ne luttant que contre la misère et elle tâchera de redonner à ce peuple, devenu le sien, cette foi, nécessaire pour vivre et qu'il semble avoir abandonnée.

Encore une fois dans la petite chapelle son cœur s'est apaisé et elle a compris le devoir qui lui était imposé. À Dieu vat !...

*

La vie a repris son cours normal, Marina est sortie de cette terrible épreuve pleine d'un nouveau courage, mais elle n'a plus cette gaieté facile qui la faisait rire de deux oiseaux qui se battaient ou d'un papillon qui, de la terrasse, venait, fatigué, se poser sur une rose au milieu d'un bouquet ornant sa table de travail.

Maintenant la reine est le plus souvent sérieuse, elle travaille beaucoup et exige de ses professeurs des devoirs supplémentaires. Le souvenir de la jeune Américaine l'obsède. Elle a reçu de sa mère qui a appris l'attentat une longue lettre où elle ne lui cache pas son émoi et celui de son père. L'ancien roi n'aurait pu continuer à vivre si sa fille avait été tuée ou blessée car il disait qu'en abdiquant il avait donné les charges et les risques d'une royauté à sa fille unique qu'il chérissait, et que c'était lui qui aurait dû être dans cette voiture guettée par un misérable. Elle ajoutait que la santé du roi était toujours bien précaire et que les médecins conseillaient de l'emmener dans le Midi de la France où il retrouverait le soleil, le ciel bleu, la mer, tout ce qu'il avait laissé dans son pays... Mais le roi refusait, ne voulant quitter cet hôtel où ils étaient bien installés, disant qu'il ne désirait plus qu'une seule chose sur la terre : revoir sa fille.

Cette lettre avait peiné Marina, mais elle n'en parla ni à la comtesse de Bure ni au président du Conseil. Cette fois elle agirait seule et trouverait le moyen d'exaucer le seul désir de son père.

Après l'enterrement de la petite princesse que la reine accompagna jusqu'au cimetière, cérémonie simple mais fleurie, elle reprit les jeudis des enfants car elle ne voulait pas que les jeunes eussent la déception de ne plus venir au palais.

Et un jeudi de juin, juste avant les vacances, deux nouvelles petites filles que la reine ne connaissait pas apparurent. Elles venaient du Cours Dollirac, cours où étaient élevés les enfants de la noblesse et qui jusqu'à présent, bien que la reine eût fait écrire pour demander l'envoi de deux bonnes élèves, la directrice n'avait jamais désigné personne.

Les deux fillettes arrivèrent les premières, apportant comme billets d'introduction leurs carnets scolaires. Elles furent reçues par la reine avec sa gentillesse habituelle, mais en feuilletant les carnets la souveraine s'aperçut que depuis plusieurs mois ces deux élèves étaient dans les premières et elle leur demanda pourquoi elles n'étaient pas venues plus tôt. La fillette la plus grande, qui devait avoir une dizaine d'années,

répondit d'un ton qui déplut à la reine :

– On nous avait dit que Votre Majesté ne recevait que les communales.

Et Marina demanda d'un ton sévère :

– Qui appelez-vous les communales ?

– Les filles et les garçons qui vont à l'école communale, répond la fillette nullement intimidée.

– Et vous croyez, reprend la souveraine, que ces filles et ces garçons ne travaillent pas aussi bien que vous ?

– Peut-être, répond-elle embarrassée, mais ce n'est pas la même chose.

– C'est exact, dit la reine, mais asseyez-vous, je vais vous expliquer à toutes deux avant que mes autres invités n'arrivent, la différence qu'il y a entre vous, les élèves du Cours Dollirac, et celles que vous appelez : les communales. Vous, mes petites filles, quand vous rentrez chez vos parents, après l'école, vous avez sans doute un excellent goûter préparé et dans votre salle d'études ou votre chambre vous pouvez

apprendre vos leçons, faire vos devoirs bien tranquillement, aidées par votre institutrice ou votre maman. Après le travail, repos agréable avec tous les jeux qui vous ont été donnés : phonographe, radio et peut-être télévision. Vous vous baignez avant le dîner et vous vous préparez pour prendre le repas du soir avec vos parents, repas qui vous sera présenté, toujours excellent, par une maître d'hôtel. La plupart des élèves des écoles communales, quand ils rentrent chez eux, doivent toujours aider leur maman qui, si elle a plusieurs enfants, a beaucoup à faire. C'est un jour la lessive, un autre le repassage, le raccommodage, des courses indispensables et souvent elle n'a pu sortir à cause des plus jeunes enfants. Alors les élèves de la communale doivent apporter à cette pauvre maman si fatiguée leur activité, garder les plus petits, s'occuper de leur goûter et souvent éplucher les légumes pour le dîner, car le papa travaille dur toute la journée et a besoin d'un bon repas. Au milieu de tout cela il faut apprendre des leçons et faire des devoirs. Croyez-vous que cela soit très facile et que leurs bonnes places ne valent pas mieux que les

vôtres ? Plus tard, quand le pays sera très riche, j'espère bien qu'il n'y aura plus qu'une seule école où tous les garçons et les filles iront ensemble et dans cette unique école où vous apprendrez à vous connaître, à vous estimer, à vous aimer. Il y aura des aumôniers comme vous en avez au Cours Dollirac qui vous apprendront que tous les hommes, toutes les femmes se ressemblent et ce qui les distingue les uns des autres ce ne sont pas leurs noms, leurs fortunes, mais la qualité de l'âme que Dieu leur a donnée quand ils ou elles sont venus au monde.

Maintenant, mes chères petites filles qui ne saviez peut-être pas ce que je vous ai appris, je suis certaine que vous allez m'aider à recevoir gentiment mes petites amies, vous leur apprendrez peut-être des jeux qu'elles ne connaissent pas et elles vous en apprendront aussi. Puis, après le déjeuner vous vous reposerez en faisant connaissance et, en fin de journée, j'ai commandé des voitures qui nous emmèneront au Chalet des Roses qui se trouve dans la montagne où nous goûterons, et je vous ramènerai chez vos parents.

– Le Chalet des Rosées, dit la seconde fillette, très jeune et qui est restée silencieuse, c’est le chalet de l’ancien roi. Maman dit que toujours les roses sont si nombreuses que c’est comme un feu d’artifice.

Et en souriant tristement Marina répond :

– Eh bien vous verrez ce soir ce feu d’artifice que l’ancien roi a tant aimé.

Et la plus grande fillette demande :

– Pourquoi ne revient-il pas, l’ancien roi ? Papa dit toujours qu’il était très bon.

– C’est exact, répond la reine, mais peut-être qu’un jour il reviendra...

Les invités arrivant, la conversation cesse et les deux fillettes tendent gentiment la main, se souvenant de ce que la reine leur a expliqué. Elles ont perdu ce petit air arrogant qu’elles avaient pris pour venir au palais et qui a tant déplu à la reine ; maintenant ce sont des petites filles comme les autres qui parlent très gentiment avec des camarades qu’elles ne connaissaient pas et leur grand sujet de conversation ce sont leurs

études. Elles comparent ce qu'elles font, découvrent avec étonnement qu'elles ont souvent les mêmes professeurs et qu'elles passeront les mêmes examens. La plupart savent déjà ce qu'elles feront quand elles seront grandes, elles ont les mêmes ambitions, les mêmes rêves, ce qui étonne les deux élèves du Cours Dollirac.

Tout ce petit monde se retrouve à quatre heures dans les voitures de la reine et Marina qui ne veut jamais que des policiers l'accompagnent, même depuis l'attentat, a demandé que les voitures où elle sera avec ses invités et la comtesse de Bure, soient entourées de motocyclistes. Il faut préserver les fillettes bien que le président du Conseil affirme que maintenant dans le pays il n'y a plus aucun mauvais élément.

Après une demi-heure de route à travers la montagne, les enfants arrivés au chalet vont se promener dans ce parc de trois hectares qui contient les plus beaux spécimens de roses, et en juin, le mois où ces fleurs sont les plus belles, il y a tant et tant de variétés que les petites filles

étonnées restent dans une allée, immobiles, éblouies et respirent avec délices le doux parfum qui vient des fleurs se mélangeant à l'air pur de la montagne et à la brise venant de la mer qui est au pied de ce parc féerique.

La petite fille du Cours Dollirac rappelle à sa sœur que maman avait bien dit que ce jardin était un véritable feu d'artifice.

La reine donne la permission à ses dix invités de se promener dans le parc surveillées par M^{me} de Bure et dans un quart d'heure elles pourront venir goûter sur la terrasse qui domine le parc et la mer. Un seul coin est défendu, c'est le côté droit du jardin. Il y a des rochers et des crevasses où les enfants risqueraient facilement de tomber et d'où l'on ne pourrait guère les sortir qu'avec des membres brisés. Il ne faut pas désobéir à M^{me} de Bure qui connaît bien le parc.

Au milieu de la roseraie il y a un portique dont la reine se servait quand elle avait leur âge. Elles pourront l'utiliser à condition qu'elles ne se disputent pas la balançoire. Aujourd'hui il n'y a que des filles, les garçons n'ayant probablement

pas bien travaillé. Jeudi prochain, peut-être, seront-ils plus nombreux !

Marina se dirige vers le chalet où sur la terrasse le goûter est préparé. Après avoir regardé si gâteaux et jus de fruits sont assez nombreux pour les jeunes qui auront un superbe appétit, elle observe l'admirable paysage qui est devant elle et comprend que son père regrette ce simple chalet qu'il a fait construire pour se reposer du palais officiel qu'il n'a jamais aimé.

La reine a demandé au président du Conseil de faire entretenir ce chalet et son désir a été respecté car le grand studio aux larges baies a des fleurs et les chambres du roi et de la reine semblent les attendre. Comme ils seraient bien là s'ils pouvaient revenir, pense Marina. Mais comment faire pour qu'ils reviennent ?

Elle n'ose parler de cette question au président du Conseil. C'est lui le chef de cette révolution qui a voulu, exigé, le départ des souverains, l'exil... C'est lui qui a demandé l'abdication, c'est lui et ses ministres qui ont tout fait dans le pays qui ne connaît plus le chômage et où les

œuvres sociales se sont multipliées. Quand Marina songe au passé et qu'elle le compare avec le présent elle reconnaît que son père, trop faible pour lutter, avait abandonné tout à ses ministres qui, eux, ne s'occupaient que de leurs propres intérêts.

Le chômage, la misère, avaient envahi le pays, le peuple s'est révolté et un homme qu'on allait fusiller s'est emparé du pouvoir et a tout bouleversé, bouleversement qui a donné les meilleurs résultats.

Le peuple est content, il le sera plus encore quand les puits de pétrole, aménagés par les ingénieurs américains, auront doublé leur production, alors les impôts seront diminués et chacun pourra profiter de cette fortune en devenant propriétaire d'une maison, d'un jardin, le rêve de tous les travailleurs.

Oui, dans peu de temps le peuple sera très heureux, mais pardonnera-t-il à celui qui avait laissé s'installer dans son royaume la misère ? La faiblesse, quand on est roi, est une faute grave. Marina l'a compris depuis qu'elle est reine.

Les enfants arrivent avec M^{me} de Bure, grisées – les roses, la balançoire et cet air parfumé qu’elles respirent leur ont donné un brin de folie – et chacune, sans aucun protocole, Marina n’en veut pas, explique à la reine ce qu’elles ont ressenti.

– Majesté, crie l’une d’elles, du côté des rochers, c’est le royaume des Fées, nous n’y avons pas été puisque c’est défendu, mais nous pensons que la grotte est peut-être un palais enchanté parce que tout autour il y a aussi des roses sauvages, des églantines qui font un cadre magnifique à l’entrée.

Et une toute petite ajoute :

– C’est sûrement par là que la reine des Fées doit sortir, mais on ne l’a pas vue !

En riant Marina répond qu’il n’y a pas de fée mais que c’est l’ancien roi, son papa à elle, qui a dessiné ce jardin et fait planter ces magnifiques rosiers venus par avion de tous les pays du monde. Il y en a de France, de Bagdad, d’Italie et chaque invitée emportera pour ses parents un bouquet de ces roses que le roi aimait tant.

Et la plus jeune petite fille demande :

– Est-ce que, madame Majesté, je ne pourrais pas envoyer le mien par avion à votre papa, puisque ce sont ses roses ? Moi, je n'ai plus de papa ni de maman et je vis avec ma grand-mère qui n'aime pas les fleurs.

Et Marina, très émue par cette pensée d'une toute petite, reprend :

– C'est entendu, nous enverrons au roi un bouquet par avion, vous choisirez vous-mêmes les roses et je suis certaine que ce bouquet lui fera le plus grand plaisir.

Après le goûter les invitées et la reine s'en vont dans le jardin pour choisir les roses qu'elles veulent envoyer au papa de Sa Majesté et celles qu'elles emporteront à leurs parents.

Chacune choisit les fleurs qu'elle trouve les plus belles et la petite fille qui n'a plus ni maman ni papa a l'honneur de réunir celles qui seront envoyées à l'ancien roi. Elle a dans les bras des roses blanches et rouges, elle n'en veut pas d'autres car ces deux couleurs sont celles du

drapeau de Labonie et l'ancien roi sera peut-être content de les revoir.

Les bouquets terminés elles s'en vont vers le chalet pour les ficeler et les entourer de papier afin que les roses arrivent fraîches et en s'en allant deux par deux, la reine, M^{me} de Bure étant absente, les compte et s'aperçoit qu'il manque une petite fille, Brunetta, la plus jeune de toutes.

– Où est Brunetta, demande-t-elle, elle a dû rester dans la roseraie ? Que l'une de vous ait l'obligeance d'aller la chercher.

Et la grande fillette du Cours Dollirac s'écrie :

– J'y vais, je crois que je sais où elle est !

Et elle part en courant du côté défendu où les rochers et les crevasses sont, a dit la reine, dangereuses, mais où, pour celle qui n'est pas là, la fée demeure.

La reine hésite, elle dit aux grandes d'emmener les plus jeunes et d'aller trouver M^{me} de Bure au chalet qui leur donnera papier et ficelle pour terminer leurs bouquets, puis quand elle les voit s'éloigner, elle se dirige du côté

défendu.

Alors qu'elle est dans le sentier qui l'y mène directement un cri parvient jusqu'à elle :

– Au secours !

Que se passe-t-il ? Le cri vient du côté du parc où les fillettes ne devaient pas aller.

Et la reine se met à courir comme on court à quinze ans, oubliant complètement qu'une souveraine ne doit pas s'en aller à cette allure. Et bien qu'elle soit angoissée, elle trouve que c'est bien agréable de courir ainsi et de n'être qu'une petite fille de quinze ans qui va à travers une montagne embaumée.

En arrivant près du coin sauvage les cris se ralentissent, ils sont espacés et moins forts, on dirait que celle qui les pousse est à bout de force et de courage.

Et la reine aperçoit la grande fillette du Cours Dollirac couchée à plat ventre, la tête dressée au-dessus d'une crevasse, et en s'approchant en deux bonds elle voit que cette écolière retient par un bras la petite Brunetta qu'elle n'arrive pas à

remonter.

Marina est forte et courageuse, elle se met à genoux à côté de la fillette et achève le sauvetage qu'elle avait commencé.

Quand elles sont toutes les trois dans l'allée, Brunetta accrochée à la robe de la reine ne s'excuse pas, elle dit avec une voix pleine de sanglots :

– J'ai voulu descendre, je l'ai appelée et elle n'est pas venue. C'est une méchante fée !

Et en entendant ces paroles la reine comprend ce qui s'est passé. Brunetta, croyant aux fées, a voulu voir celle qui, pensait-elle, se cachait dans la grotte aux roses. En descendant elle a dû tomber et quand la grande fillette est arrivée elle pleurait, sa robe accrochée à un arbuste qui l'avait empêchée de rouler dans la crevasse. Et celle qui l'a trouvée, et sauvée, explique à la reine ce qu'elle a fait jusqu'à son arrivée pour tenter de la remonter et en finissant elle ajoute :

– C'est Brunetta, une petite de la communale, Votre Majesté doit comprendre que j'ai été

heureuse de faire ce que j'ai fait pour elle.

– Oui, répond Marina, j'ai compris que tu t'étais rendu compte que toutes les petites filles des écoles communales valent celles des cours où vous allez. Pour les unes les parents peuvent payer les études, pour les autres les parents ne peuvent pas, mais crois-moi, vous avez toutes la même âme, seulement il y en a de meilleures les unes que les autres et il faut toujours essayer d'avoir le même but : faire son devoir, penser à ceux qui souffrent et surtout les aimer.

– Votre Majesté peut être certaine que je n'oublierai pas la leçon que je dois à la fée. Une leçon en actions c'est beaucoup mieux qu'une leçon de catéchisme, ça, comment dirais-je, ça s'imprime en nous je crois pour toujours, j'expliquerai cela à notre aumônier.

Brunetta ne pleure plus, elle a eu très peur, mais elle l'oublie déjà. Sa peine, sa désillusion c'est de n'avoir pu pénétrer dans la grotte où la fée devait dormir. Un arbuste l'a arrêtée dans son imprudente descente. Elle s'imagine que cet arbuste était un serviteur de la fée, métamorphosé

par elle, afin de la préserver des visiteurs indiscrets. Brunetta a une grande amie qui adore les contes de fée et elle n'a jamais expliqué à la petite fille qu'un conte n'était pas une chose vraie et que c'était un récit pour amuser les enfants.

Au chalet, bouquets bien préservés, toutes les petites filles sont là et avant qu'elles ne montent dans les voitures qui vont les ramener en ville la reine leur fait une demande :

– Je voudrais, dit-elle, construire dans la montagne un chalet où l'on pourrait envoyer les enfants malades ou convalescents. Voulez-vous m'aider à réunir l'argent nécessaire pour cette fondation ? Nous pourrions, si vous êtes disposées à travailler avec moi, faire au début de l'hiver une grande vente de charité, mais afin qu'elle nous rapporte beaucoup il faut que chacune de nous se mette à l'ouvrage : tricots, broderies, ce qu'elle sait faire et le jeudi, si vous y consentez, au lieu d'aller nous promener nous ferons un ouvrage pour la vente. Je ferai venir beaucoup de choses de France, et vous savez toutes qu'à Paris c'est une capitale où le goût

règne. Celles de vous qui ont des parents en Italie demanderont aussi qu'on leur envoie de belles marchandises. Nous aurons des comptoirs superbes, aussi vous inviterez vos amis à faire à notre vente leurs achats de Noël et vous verrez qu'à la fin nous aurons une jolie somme qui nous permettra au moins l'achat du terrain et peut-être le commencement du chalet. Cette idée vous plaît-elle, voulez-vous travailler avec moi ?

Des cris de joie répondent à la reine, ouvrières au palais, puis vendeuses, quel beau rêve ! Elles déclarent que si la reine le permet elles vont amener des amies qui sont très adroites, l'une demandera des tissus à son père, qui est industriel dans le textile et l'on pourra fabriquer de jolis tabliers, des écharpes, des kimonos, une autre apportera un bonnet tricoté qui vient de Paris et qu'on pourra facilement recopier en toutes couleurs.

La reine se rend compte qu'elle a été comprise et qu'elle peut tout attendre, tout demander à cette jeunesse qui a la gentillesse de l'aimer.

*

Pendant quatre mois, le jeudi, l'ouvrage de la reine a fonctionné et au mois de décembre les jeunes ouvrières sont en train d'installer dans une grande salle, prêtée par un cercle, tous les comptoirs.

Elles ont bien travaillé, mais aujourd'hui elles s'amuse, pour le plus petit incident les rires se déchaînent.

Quelques disputes s'élèvent entre de grandes jeunes filles convoquées par la reine pour être des vendeuses responsables des comptoirs. Elles n'ont pas toutes le caractère facile et chacune revendique pour son comptoir les plus beaux objets, particulièrement ceux qui viennent de Paris.

La reine, très calme, les apaise et distribue à chacune ce qui lui revient. Tous les comptoirs auront de jolies choses que les parents de la reine, les exilés, ont envoyées en grande quantité.

Enfin dans la soirée tout est prêt et les jeunes

vendeuses s'en vont satisfaites, certaines d'avoir de nombreux acquéreurs.

Le lendemain, dès onze heures, Sa Majesté est là, son comptoir, le plus grand de tous, occupe le fond de la salle et celles qui vont l'aider à vendre arrivent bien exactement. La reine explique qu'à chaque comptoir il doit y avoir une caissière qui sache très bien compter, rendre la monnaie et responsable de l'argent qu'elle recevra. Elle ne doit quitter sa caisse sans se faire remplacer, et bien qu'il y ait des agents de police, pour surveiller, il peut toujours s'introduire des voleurs qui profiteraient de la foule pour s'emparer d'une caisse abandonnée.

De très bonne heure les acheteurs arrivent, le comptoir de la reine est assailli et bien qu'elle ait de nombreuses vendeuses, elles ne parviennent pas à servir tous les clients. Très simplement, la reine les aide et trouve cela bien amusant. Et comme les objets de Paris sont très chers et achetés sans discussion la vendeuse royale se réjouit en pensant que le chalet pour les enfants malades ce soir ne sera peut-être plus un rêve

mais une réalité.

Jusqu'à une heure, le flot des visiteurs ne cesse, mais le déjeuner arrivant la salle se vide et la reine annonce aux vendeuses qu'elles peuvent retourner chez elles si elles le désirent ou prendre un repas préparé au buffet ce qu'elle-même va faire.

Aucune vendeuse n'a envie de quitter la vente et elles suivent la reine qui va comme tout le monde prendre un plateau préparé et le porte sur une table qui peut recevoir quatre personnes.

Les jeunes filles imitent leur souveraine mais deux retardataires se présentent et s'il y a encore des plateaux préparés il n'y a plus une seule table libre, sauf celle de la reine car elle n'a invité personne à s'asseoir près d'elle, réservant les places pour les dernières.

Les deux jeunes filles, plateaux en main, se demandent ce qu'elles vont faire, manger debout n'est guère facile et elles ont très faim. La reine leur désigne les places libres à sa table et bien vite les jeunes vendeuses, très flattées, viennent s'installer.

La plus jeune, une petite brune à figure de chat, présente sa compagne et elle-même :

– Que Votre Majesté nous excuse, dit-elle, il n’était pas possible de faire des révérences avec ces plateaux mais ma cousine Guitta, fille du ministre de la Justice et moi, Loretta, fille du président de la Chambre, toutes deux nous vous sommes bien reconnaissantes de nous avoir accueillies. Deux oiseaux qui n’avaient pas de branche pour se poser !

– Et moi, répond la reine, je suis très contente de pouvoir vous faire déjeuner tranquillement, vous devez être un peu fatiguées et la journée n’est pas terminée.

– Oh ! reprend Loretta nullement intimidée, on n’est pas fatigué quand on a fait une belle recette et la caisse est, paraît-il, déjà fort bien garnie. Nous avons eu des types généreux, très amusants. Nous portons toutes le béret fabriqué par l’ouvrier et un vieux monsieur est venu me dire que sa femme en voulait un pareil au mien, car le rose corail lui irait à merveille ! Et la femme est arrivée : une cent kilos habillée, deux melons

devant, deux mappemondes derrière et des cheveux teints de couleur neige sale. Sur cette tête crépelée j'ai essayé le béret, il y en avait encore, mais j'ai été prise d'un tel fou rire dissimulé en quinte de toux que Guitta, toujours bonne et gentille, est venue à mon secours et les cent kilos ont payé splendidement et sont partis parés du béret rose corail. Une tête bonne pour une boutique de foire où on tape dessus.

– Et moi, dit Guitta, j'ai eu une acheteuse venue avec son chien et elle ne voulait acheter qu'une chose qui pourrait lui être utile. C'était assez difficile, mais je lui ai demandé si son cher ami chien n'avait pas l'estomac délicat. Comme elle m'a affirmé qu'il était assez fragile de ce côté-là j'ai mis autour de l'affreux barbet qui voulait me mordre une écharpe de laine qui le préservera des vents et du froid. Elle a payé et s'en est allée, ravie, disant à cet affreux roquet : « Tu es content, mon bijou aimé, te voilà avec une écharpe de Paris ! » En disant aux acheteuses que les objets viennent de France elles achèteraient tout le comptoir ! Nous avons été obligées de les modérer car nous n'aurions plus

eu de marchandises pour cet après-midi.

– Tranquillisez-vous, s'écrie la reine, j'ai des réserves. Après le déjeuner nous ferons le tour des comptoirs et nous comblerons les vides.

Loretta qui semble avoir une bourse très bien garnie, demande à la reine si elle autorise le champagne, il paraît qu'il y en a d'excellent au buffet.

– Un champagne qui vient de France, Votre Majesté ne peut refuser ?

La reine accepte à condition que chaque vendeuse profitera de cette permission et Loretta reçoit la bourse de la reine pour payer ce qu'elle a réclamé.

Et quelques instants après toutes ont un verre de champagne en main, Loretta, montée sur une chaise porte à haute voix un toast à la reine, lui donnant tous les qualificatifs qu'elle peut trouver.

– À notre reine Marina, la très bonne, la jolie, la courageuse, à notre reine, dit papa, qui mène le pays vers les hautes destinées. Les hautes destinées, je ne sais pas au juste ce que c'est,

vous non plus, mais ce doit être quelque chose d'épatant et pour les choses incroyables, mon père s'y connaît ! Il préside à des réunions de collégiens qui ne sont pas toujours d'accord, s'injurient avec de vilains mots et finissent par se battre, ce qui oblige le président à lever la séance, à s'en aller et à les laisser continuer leurs querelles... Vive notre reine Marina, buvons notre champagne en son honneur, en désirant pour elle longue vie et bonheur.

Marina n'a pu s'empêcher de rire. Loretta était si drôle en débitant son discours et en attaquant la Chambre des députés que son père préside et qui a parfois des séances troublées, incohérentes, qu'elle la laisse achever. La jeune fille ne devait pas en être à sa première coupe de champagne et dans la matinée elle avait dû en boire quelques-unes avec des acheteurs ou acheteuses.

Après cette incartade au protocole pardonnée par une souveraine très indulgente il faut se « refaire une beauté » ce que les vendeuses font très rapidement avant de regagner leurs comptoirs.

Dès le début de l'après-midi les visiteurs affluent de nouveau, beaucoup, déjà venus le matin, reviennent tant leurs emplettes les ont contentés.

Vers cinq heures de l'après-midi, la foule est si dense qu'il est presque impossible de circuler et voilà qu'un cri affreux retentit :

– Le feu ! Au secours, le feu !

La reine, occupée à son comptoir, quitte brusquement l'acheteuse qu'elle servait et crie aux vendeuses :

– Ne bougez pas, surtout !

Elle se précipite vers le milieu de la salle d'où est venu le cri d'alarme et aperçoit qu'un court-circuit a sans doute mis le feu au plafond qui s'est embrasé. Le danger est effroyable, la reine le comprend. Comment faire sortir tous ces gens sans une bousculade qui fera des blessés et des morts ? Ce sera bien difficile !

La jeune souveraine grimpe sur une table et apparaît au-dessus de la foule qui déjà se bouscule :

– Écoutez-moi, crie-t-elle, écoutez votre reine. Oui, c'est le feu, les pompiers de garde ont dû prévenir, les renforts vont arriver. Sortez sans vous presser, les deux portes sont grandes, les hommes vont faire la police. Les enfants d'abord, puis les dames âgées, les jeunes gens et les jeunes filles, les femmes et les hommes les derniers. Si vous pensez aux autres, à ceux qu'il faut sauver, tout se passera bien et Dieu nous aidera !

Cette voix étranglée, mais très forte, étonnante, chez un si jeune corps, a apaisé la foule, sous le plafond qui brûle le feu s'est déjà propagé aux boiseries. Les acheteurs s'en vont, mais un homme voyant la reine qui sur la table regarde le flot se diriger sans panique vers la sortie crie :

– La reine ! Il faut sauver la reine !

– Non, dit-elle, obéissez-moi, sortez. Derrière mon comptoir il y a une fenêtre, je pourrai passer par là avec mes vendeuses.

Le ton est si autoritaire que tous écoutent cette reine de quinze ans qui se révèle un chef étonnant.

Quand Marina se rend compte qu'elle est obéie, elle se retourne pour descendre de sa table et trouve Loretta derrière elle, prête à lui porter secours, et en faisant descendre la reine, elle dit, enthousiasmée :

– J'ai désobéi, pardon, mais Votre Majesté a été superbe. Je l'adore, il faut maintenant se « trotter » si nous ne voulons pas rôtir comme des poulets... je parle des vendeuses et de moi, ajoute-t-elle, effrayée de son audace.

En courant la reine et sa compagne rejoignent le fond de la salle. Immobiles, très pâles, toutes les vendeuses sont là, la caissière tenant la caisse serrée contre sa poitrine. Elles ont écouté les ordres de leur reine, elles n'ont pas bougé.

Marina ne dit qu'un mot :

– Merci. Puis elle ajoute : Ouvrez la fenêtre, nous allons sortir par là.

Loretta se précipite vers la fenêtre, elle résiste. Les autres jeunes filles viennent l'aider, mais elle doit être bloquée de peur des voleurs. Se tournant vers la reine, désespérée, elles crient :

– Impossible d’ouvrir !

Et rapide la réponse de la reine est précise :

– Cassez les carreaux !

Et au moment où les jeunes filles s’avancent avec un escabeau, à l’extérieur un homme surgit : le commandant Sandor, le président du Conseil ! Avec un piquet de fer il brise les deux glaces très hautes et crie à ces femmes saisies d’une terrible angoisse :

– La reine ! Il faut sauver la reine d’abord !

– Non, répond Marina, mes vendeuses avant moi.

Et ses mains qui ne tremblent pas saisissent les jeunes filles par le bras et les entraînent vers les grandes baies.

Le président ne discute pas, il connaît la reine, il sait que lorsqu’elle veut faire son devoir rien ne la fera céder.

Quinze jeunes filles sortent ainsi, tremblantes, le feu a attaqué les comptoirs et une horrible fumée commence à les asphyxier. Enfin toutes les vendeuses sont dehors et Marina dont la robe a

été léchée par les flammes accepte de quitter à son tour le comptoir.

Quand soutenue par le président elle arrive dans le jardin, ses vendeuses pleurent de joie : réaction inévitable après une telle émotion. Loretta crie :

– On n’a pas osé désobéir mais c’est affreux ce que Votre Majesté nous a obligé de faire, la laisser toute seule avec le feu, c’est pas une chose à demander !

– C’est parfait, répond le président, grâce à Sa Majesté tout le monde est sorti, aucune victime n’est à déplorer et les pompiers auront promptement raison de ce terrible incendie. Il était temps car le plafond vient en partie de s’effondrer.

Très pâle, appuyée contre un arbre, Marina avoue :

– J’ai eu très peur, je craignais, tant ma gorge était serrée, de ne pouvoir parler.

– Personne ne s’en est aperçu. Vous avez donné des ordres comme un vieux chef militaire

qui connaît les batailles. Bien des gens ce soir vous doivent la vie et je tiens à dire à Votre Majesté qu'elle sera, qu'elle est déjà, une grande reine dont les parents et les sujets seront fiers.

– Merci, répond la reine, merci, monsieur le président, mais j'ai fait tout simplement mon devoir et Dieu m'a aidée. C'est Lui qu'il faut remercier. Et elle ajoute d'une voix lasse : Mes vendeuses et moi nous sommes fatiguées, si nous pouvions avoir des voitures cela nous serait bien agréable, car nos jambes ne sont plus très solides.

Le président donne l'ordre à son secrétaire de demander les voitures de la Cour et celle de la reine si on les retrouve dans l'embouteillage qui règne autour de l'incendie. Mais le jardin a une sortie sur une autre avenue et assez rapidement les voitures arrivent. Dans celle de la souveraine a pris place la comtesse de Bure qui reçoit dans ses bras maternels une petite reine à bout de forces physiques, les yeux pleins de larmes, en voyant la robe blanche roussie elle l'installe dans le coin de la voiture en disant :

– Ma chère petite fille, je suis fière de vous, ce

n'est pas moi qui parle ce sont ceux de France prévenus de l'accident et rassurés avant que je vienne vous chercher.

*

Les caissières ayant écouté leur reine ont presque toutes sauvé les caisses et depuis ce terrible incendie qui n'a pas fait de victimes, les dons pour le chalet des enfants malades affluent. Un propriétaire d'un beau terrain en montagne, proche du domaine royal, l'a donné à la reine qui avait sauvé sa fille, l'une des vendeuses, un hectare de sapinières et un entrepreneur en bâtiments a demandé à construire immédiatement le chalet, les ouvriers ayant offert de travailler pour rien. Un fabricant de meubles donnera le mobilier, un filateur, le linge et au printemps prochain la maison sera prête pour recevoir des malades.

Marina est enchantée et le président du Conseil et ses ministres éblouis par l'influence de

la jeune souveraine. Ils se rendent compte qu'un peuple qui a un chef digne de l'être peut toujours faire de grandes choses si l'on s'adresse à son cœur et à son intelligence.

L'œuvre de la reine – tout Blanca l'a comprise – et le plus humble de ses sujets veut y collaborer. Les savetiers ont prévenu Sa Majesté qu'ils raccommoieraient pour rien les chaussures des petits hospitalisés, les jardiniers ont promis des fleurs pour le futur jardin, et de France, dès le printemps venu, l'ancien roi enverra des rosiers, parce que tous les enfants, mêmes ceux qui sont malades, aiment les roses.

Les vendeuses de la Vente de Charité qui se sont rendu compte qu'elles ont échappé à une mort affreuse, se sont inscrites dans les écoles d'infirmières et de jardinières afin d'offrir à la reine leur nouvelle science pour soigner les futurs malades du chalet. L'élan est général et le peuple est tellement fier de Sa Reine qu'elle ne peut plus sortir sans être acclamée avec enthousiasme.

Marina s'étonne de cette popularité si vite venue et se souvient que lorsque le roi sortait en

voiture dans la ville sa mère disait que les habitants tournaient la tête pour ne pas avoir à le saluer.

Sa faiblesse, son indolence, due à une mauvaise santé, des ministres malhonnêtes qu'il laissait faire, avaient découragé le peuple qui n'aimait plus ses souverains et quand Marina avait surgi, présentée par le chef de la révolution, elle avait été acceptée avec une curiosité malveillante. Le peuple la regardait vivre, attendait les premiers actes de cette gamine dont il connaissait la bonté et la charité mais qu'il croyait incapable d'être une reine.

Et voilà qu'elle avait eu la sagesse d'écouter un président du Conseil qualifié pour gouverner et que grâce à lui et aux hommes dont il s'était entouré le pays qui connaissait l'affreux chômage, entraînant la misère et les pires désordres, avait vu toutes les usines se rouvrir, le rendement des puits de pétrole, grâce aux ingénieurs américains, avait doublé. Les voisins, toujours prêts à faire la guerre pour s'emparer des richesses du pays n'osaient plus bouger sachant

qu'en Labonie il y avait maintenant une armée forte.

Tout était bien, très bien. Alors pourquoi le visage de la reine qui s'était transformé en grandissant, paraissait-il souvent si triste ? Malgré les honneurs, les cadeaux dont elle était comblée, elle n'oubliait pas les exilés qu'elle refusait avec énergie d'aller voir ayant peur qu'une nouvelle séparation fût si pénible qu'elle n'aurait pas le courage de l'accepter.

Dans le grand palais, malgré la présence de la chère comtesse de Bure, la petite reine de quinze ans se sentait bien seule. Elle a beau travailler, lire des livres sérieux sur l'économie politique que ses professeurs lui ont recommandés, il y a toujours dans ce palais un immense vide et l'absence de ses parents est par elle cruellement ressentie et plus elle se prolonge, plus elle en souffre.

Quand elle se sent trop lasse d'avoir été toute une journée sérieuse, elle voudrait se pelotonner près de sa mère, poser sa tête fatiguée sur l'épaule maternelle et n'être plus qu'une petite

fille de quinze ans qui a besoin d'être aimée pour continuer à jouer le rôle qu'elle a courageusement accepté.

Un matin d'avril où le Conseil est réuni la reine y arrive, comme chaque fois qu'elle y vient, à neuf heures exactement, et son visage qui a perdu le charme de l'enfance révèle qu'aujourd'hui elle a pris une décision dont elle n'a parlé ni à M^{me} de Bure ni au président du Conseil et qu'elle va en faire part aux ministres.

Le protocole est le même : la reine est annoncée, tous se lèvent et attendent qu'elle soit assise pour reprendre leur place.

La séance est ouverte par le président du Conseil qui met la souveraine et ses collègues au courant de la Trésorerie Nationale et annonce avec une certaine fierté que si Sa Majesté et ses ministres sont consentants il va diminuer les impôts ce qui fera très plaisir au peuple.

La reine et les ministres approuvent à l'unanimité et quand le vote est acquis la souveraine demande la parole :

Elle apprend que le jour de Pâques le chalet de la Montagne pour les enfants malades sera ouvert et que dès ce jour-là l'hôpital enverra cinq petits qui ont besoin de grand air. La population qui a si bien aidé à réaliser cette œuvre sera invitée par quartier à la visiter, et la reine désire, le jour de Pâques, parler directement à tous ceux qui ont contribué à sa réalisation. Elle voudrait qu'une partie des habitants soit rassemblée sur la Place de l'Église après la grand-messe et l'autre sur la Place du Palais, ainsi on éviterait la cohue. Elle réclame deux estrades assez élevées, des hauts parleurs afin que tous puissent l'entendre car elle leur parlera de l'avenir et il faudra que tous comprennent ce qu'elle désire.

Le président du Conseil et ses ministres s'inclinent, consentants, mais ils attendent que la reine leur explique ce qu'elle compte dire à son peuple. Sa Majesté se tourne vers le président du Conseil et avec un délicieux sourire qui illumine sa physionomie elle ajoute :

– Monsieur le président, vous pouvez lever la séance ou si vous avez encore besoin de discuter

avec vos ministres la prolonger, je vais me retirer. On m'attend au chalet car il y a encore beaucoup à faire pour que nous puissions recevoir les cinq premiers malades qu'on nous a demandé de prendre avec tout le confort et l'hygiène nécessaires. N'oubliez pas mes estrades Place de l'Église, Place du Palais le dimanche de Pâques.

La reine quitte la salle, tous les ministres la saluent et avant de disparaître elle dit :

– J'espère que vous viendrez m'entendre ! Et avec une expression malicieuse elle termine en disant : Et que vous m'approuverez...

La Semaine Sainte s'est bien passée, temps magnifique, et le jour de Pâques le ciel et la mer sont si bleus que la reine en se rendant à la Cathédrale pour assister à la grand-messe pense que Dieu la protège et va lui donner la force dont elle a besoin pour s'adresser directement à son peuple, pour l'implorer, car la demande qu'elle va faire peut lui apporter beaucoup de joie ou une terrible peine.

À la Cathédrale où pas une chaise n'est libre, elle est reçue par l'évêque entouré du clergé qui

la conduit au fauteuil réservé dans le chœur.

Bien que la reine n'aime pas cet honneur dans la maison de Dieu, aujourd'hui elle l'accepte de bonne grâce car pour le discours qu'elle compte faire à la sortie de l'église où l'estrade est prête, il faut que tous les fidèles s'aperçoivent qu'elle est là et l'attendent.

Ce qu'elle va dire à cette foule, prévenue par affiches que Sa Majesté désirait lui faire une communication importante, est ignoré de tous, même du président du Conseil et de la fidèle comtesse de Bure. La reine ne les a pas prévenus, ce qui leur donne une certaine inquiétude. Marina n'a que quinze ans, elle ne se doute pas de la versatilité d'une foule. Applaudissements, enthousiasme ou sifflets et hurlements ! La reine va s'exposer ainsi, pour quel motif ? Alors que sa popularité est très grande elle n'a pas compris encore qu'il fallait prudemment la ménager.

Dans l'église le président du Conseil au premier rang avec ses ministres pense tout le temps que la souveraine n'est pas encore bien vieille... Quinze ans, c'est tôt pour s'adresser à

une foule ! Mais il se souvient aussi de l'attitude de la reine à la Vente de Charité, s'exposant elle-même pour sauver ses sujets qui, affolés, auraient pu périr d'une mort atroce. La reine n'a que quinze ans, mais Dieu lui a donné une âme vaillante qui sait agir.

Dans un coin de la Cathédrale, M^{me} de Bure n'aime pas les honneurs, inquiète, elle aussi, Marina en général ne lui cache rien de ce qu'elle veut faire, prie avec ferveur pour que Dieu guide et inspire cette enfant qui a accepté une tâche si lourde.

Calme, tranquille, la reine suit la messe. Depuis des jours, des nuits, quand elle ne dormait pas, elle a bien réfléchi et soutenue par Dieu qu'elle invoque si souvent il lui semble que l'heure est venue pour réparer ce qu'elle considère comme une injustice.

Le service religieux achevé, aucun assistant ne se permet de sortir avant le départ de la reine et, seule, suivie par le président du Conseil et ses ministres, lentement la souveraine traverse l'église.

Au dehors la foule est déjà là et une immense ovation salue Marina qui se dirige vers l'estrade.

Aidée par le président du Conseil elle gravit les marches et dans sa robe de soie blanche, la poitrine barrée par un large ruban bleu qui indique son rang, elle apparaît à la foule qu'elle ne s'attendait pas à voir si compacte.

Les fidèles sont sortis de l'église et se placent où ils peuvent et quand tout le monde est à peu près installé la reine, les mains jointes, après avoir regardé le ciel bleu que le soleil éclaire, résolument se décide à parler :

– Mes amis, dit-elle d'une voix vibrante qui ne tremble pas, avant tout je veux vous remercier d'être venus si nombreux pour m'écouter et je tiens à vous dire toute la reconnaissance que j'éprouve pour vous qui m'avez si bien aidée à construire le chalet de la Montagne où les enfants malades retrouveront la santé. Dès cet après-midi cinq petits arriveront de l'hôpital, d'autres les suivront dans la semaine. C'était, je crois, j'en suis sûre maintenant, une œuvre utile et urgente que je n'aurais pu réaliser sans vous. Merci à

tous, aux grands comme aux petits, merci, merci, je ne vous le dirai jamais assez.

La reine s'arrête un court instant, puis tendant les mains jointes comme pour une prière, elle reprend :

– Maintenant je vais vous demander quelque chose que vous pouvez m'accorder ou me refuser. Vous êtes libres, libres de répondre oui ou non. Avez-vous quelquefois, le soir, quand vous êtes chez vous, entourés de vos enfants, pensé que dans le grand palais royal la reine est seule et qu'elle n'a pas la joie que donne un foyer ? La chère M^{me} de Bure que vous connaissez faisait tout ce qu'elle pouvait pour remplacer les absents, mais vous le savez bien, une maman, un papa ne peuvent être oubliés. Il y a des mois que je ne les ai vus. Vous me répondrez que je pouvais aller leur rendre visite, M. le président du Conseil me l'a offert bien des fois, mais j'ai toujours refusé parce que si je vous avais quittés je n'étais pas certaine d'avoir le courage de revenir et de pouvoir supporter une nouvelle séparation.

Croyez-moi, une jeune fille de quinze ans éprouve une grande peine à être séparée de ses parents. Cette absence était nécessaire, je l'ai très bien compris, il fallait que ceux qui géraient mal notre pays disparaissent pour que tout soit remis en ordre, et je crois que grâce au président Sandor et à ses ministres, maintenant tout marche bien.

Alors je vous demande si l'exil de mes chers parents ne doit pas cesser ? Ne répondez pas encore, je veux vous apprendre comment ils vivraient si vous m'autorisiez à les rappeler. Ils habiteraient au Chalet des Roses où mon père soignerait ses fleurs pour les sélectionner et les exporter et ma mère, qui a tous ses diplômes de Croix-Rouge, s'occuperait du chalet des enfants malades. Ce ne serait pas un roi et une reine qui reviendraient, ce serait tout simplement un papa et une maman venant rejoindre leur fille, car cette fille a bien du chagrin de ne pas être avec eux. Répondez-moi, je ferai ce que vous voudrez.

Un cri immense, prolongé, se fait entendre, mais ce cri est bien distinct : « Retour, retour ! » Et comme Marina le comprend, un immense

bonheur l'envahit, ses yeux s'emplissent de larmes qu'elle ne dissimule pas et elle répond en envoyant des baisers, ce qu'une reine ne doit jamais faire !

– Merci ! merci, merci !

Après avoir donné la réponse demandée, espérée, la foule se disperse, la reine quitte son estrade, aidée par le président du Conseil qui murmure avec un sourire :

– Votre Majesté a gagné, c'est moi-même qui irai chercher les exilés, et croyez que je suis bien heureux de les ramener dans leur pays.

*

Le lendemain de Pâques, bien que ce soit un jour férié Marina est dans son bureau comme d'habitude à neuf heures, attendant le président du Conseil qui, sûrement va venir, car pour lui comme pour la reine les jours de fête sont ceux où ils travaillent davantage.

Comme neuf heures sonnent à la pendule

l'huissier annonce M. le président du Conseil.

La reine répond à son amical bonjour et lui montre le fauteuil qui l'attend. À peine assis, il parle :

– Je viens, dit-il, régler avec Votre Majesté les conditions dans lesquelles ses parents reviendront. Je pense que Votre Majesté les a dès hier soir prévenus du succès que vous avez obtenu ?

– Oui, dans l'après-midi j'ai pu communiquer avec eux. Ils ont choisi jeudi prochain pour leur arrivée. Je ne vous parle pas de leur grande joie, au téléphone ma mère pouvait à peine parler. J'étais aussi très émue, c'était un bafouillage incompréhensible 1 La chère M^{me} de Bure et mon père ont pu échanger quelques mots. Elle leur a appris que vous viendriez les chercher avec l'avion royal. Mon père vous est très reconnaissant de cette attention. Il revient ici comme « comte de Bagatelle » un de ses noms patronymiques et désire qu'on ne lui donne plus d'autre titre. Il vivra au Chalet des Roses qui lui appartient car il ne veut pas habiter le palais royal

qu'il n'a jamais aimé. Je crois que tout est bien comme cela, qu'en pensez-vous ?

– Que ces dispositions sont très sages. Mais je me permets de vous dire qu'il serait préférable que la population de Labonie ignorât le retour de l'ancien roi. Dans tout pays il y a toujours, quoi qu'on fasse, des groupes de mécontents et l'un d'eux serait peut-être désireux de se manifester par des cris pénibles à entendre pour ceux qui ont supporté, sans se plaindre, près de deux ans d'exil. Hier Votre Majesté n'a entendu aucun cri hostile, c'est que très habilement vous vous êtes adressée au cœur de ceux qui vous écoutaient et vous vous êtes servie de mots que tous, jeunes ou vieux, respectons encore : papa, maman, qui donc peut refuser de vous les rendre ? Vous avez été très habile, comme une vieille souveraine, je vous en félicite car je vous avoue qu'au pied de l'estrade votre président du Conseil était bien ému. La foule est un danger dont vous ne vous doutiez pas et cette ignorance vous a permis d'être si sincère, si vraie, que moi qui comme les autres ignorait ce que vous alliez demander j'ai crié avec tous : Retour ! Retour ! Oui, moi votre

président du Conseil, je réclamaï une chose grave, importante, que je n'avais pas discutée avec Votre Majesté. Voilà les résultats de votre discours du jour de Pâques !

– Je vous remercie, monsieur le président, rien ne pouvait me faire plus de plaisir que votre absolution pour cet acte téméraire, comme dit M^{me} de Bure, que j'ai osé faire. Je ne m'imagine pas que jeudi prochain mes absents seront là et que je ne serai plus seule, toute seule dans ce pays où si je ne vous avais pas eu comme président du Conseil, cet ami que trois petites filles m'ont donné, peut-être que parfois j'aurais voulu m'en aller... Oui, tant ma solitude m'était pénible, j'ai eu souvent envie d'abandonner ma tâche. C'était une lâcheté, je le savais bien, Dieu m'a empêchée de la commettre.

– Vos trois petites filles, Majesté, étaient hier sur la Place de la Cathédrale. Elles vous ont écoutée et ont été transformées en trois démons quand elles ont appris que vous réclamiez le retour de vos parents. Explications sans fin. Il est difficile de faire comprendre à des gamines dont

la plus âgée a dix ans, les complications, les dangers d'une révolution. Quand un peuple est ivre il ne respecte plus personne et j'ai eu beau tenter de leur expliquer qu'il fallait avant tout sauver les vies de vos parents, elles m'ont répondu que j'aurais dû emmener aussi leur fille. Ignorant le mal, elles n'ont pas compris !

En souriant la reine répond :

– Plus tard elles comprendront, et comme moi vous remercieront. Le Chalet des Roses, grâce aux ordres que vous avez donnés a toujours été entretenu, il est prêt à recevoir mes parents ; pour le personnel, ma mère ne veut que deux personnes, il sera pris au palais, parmi ceux qui autrefois les servaient. M^{me} de Bure connaissant parfaitement le goût de ma mère me les a déjà désignée. Nous les enverrons jeudi matin en disant que je dînerai au chalet avec deux invités. Ainsi le secret sera bien gardé, n'ayez aucune crainte.

– Je me suis déjà renseigné, reprend le président. Je m'en irai mercredi prochain et compte être revenu jeudi en fin de journée. Une

auto m'attendra et comme ce sera la mienne, rien n'indiquera les hôtes qui vont arriver. Nous gagnerons tout de suite la montagne, nous n'avons pas à traverser la ville où votre père pourrait être reconnu, ce qui est préférable les premiers temps. Afin de ne pas attirer l'attention je me permets de conseiller à Votre Majesté de ne pas venir à l'aérodrome, il sera plus raisonnable d'attendre au chalet, et là, sans autre personne que vous trois, vous serez plus heureux de vous retrouver.

– Comme toujours, monsieur le président, vous avez raison, et puis, jeudi, j'ai les enfants une partie de la journée, et vers le soir j'irai voir les malades au nouveau chalet, ainsi personne ne se doutera de l'arrivée de mes parents. Le moindre cri hostile leur ferait tant de peine qu'aucune imprudence ne doit être commise. Je vous remercie d'y avoir pensé.

– Quand tout sera apaisé, accepté, dit le président, je me réjouis de montrer à votre père nos puits de pétrole, les ingénieurs que ce vilain prince Barvani avait appelés ont vraiment fait des

merveilles. C'est bien malheureux qu'il n'ait pas voulu comprendre qu'il pouvait jouer dans le pays de son père un rôle de premier plan. Non, il voulait tout ou rien ! Son ambition sacrifiait, sans hésitation, ceux qui le gênaient.

– Et c'est lui et la charmante petite princesse qui ont été ses premières victimes, plus tard il faudra lui faire élever une statue rappelant son sacrifice avec ses derniers mots : Amitié jusqu'à la mort.

– J'ai pensé au désir de Votre Majesté, deux artistes vont me présenter cette semaine des projets que je vous soumettrai. J'ai pu obtenir de sa famille en Amérique des photographies qui la représentent telle qu'elle vous est apparue ici : petite, frêle, aérienne ! Elle n'était pas faite pour la terre, elle est retournée au ciel d'où elle venait.

– Un petit oiseau des Îles ! murmure Marina, je ne l'oublierai jamais.

– J'en suis certain, répond le président, et elle le mérite. Amitié jusqu'à la mort, elle vous l'avait promis et elle a tenu sa promesse. C'est une belle histoire qu'il faudra conter aux enfants de notre

pays afin qu'ils sachent que s'ils ont encore une reine c'est à cette princesse qu'ils la doivent.

– Je leur conterai jeudi prochain. Craignant de leur faire de la peine, de leur rappeler un triste souvenir, jusqu'à présent je ne leur en avais pas parlé, mais il faut que ce beau et triste conte devienne une légende que chaque famille devra adopter et transmettre. Je vous remercie, monsieur le président, d'avoir pensé à la chère petite princesse au milieu de toutes vos préoccupations.

Et en se levant le président répond :

– On pense toujours aux désirs des personnes qu'on aime.

La reine se lève et ses yeux brillants disent mieux que des paroles la reconnaissance qu'elle éprouve pour cet homme qui a sauvé le royaume et qui a empêché les horreurs souvent sanglantes d'une révolution.

Le jeudi suivant, comme d'habitude, les bons élèves viennent déjeuner au palais royal et ce jeudi les garçons sont aussi nombreux que les

filles, une vingtaine en tout. Écoles communales, cours, collèges, aucun enfant ne boude plus les réunions de la reine et celle-ci est parvenue à réaliser l'entente entre tous.

Marina a mis une jolie robe, et comme M^{me} de Bure lui a dit qu'elle avait très bonne mine et qu'elle était rayonnante, elle est tout heureuse et rit de bon cœur avec ses petits amis comme elle n'a jamais ri depuis deux ans.

Le ciel, pour elle, est plus bleu qu'à l'ordinaire, la mer, un grand lac, est de la même couleur, le soleil est triomphant et le parfum des fleurs est tel que chaque brise en apporte un différent. Jamais elle n'aurait cru qu'elle pouvait connaître un tel bonheur !

Le déjeuner se passe gaiement, les enfants ont le droit de parler, chacun à son tour, les filles d'abord, politesse oblige, et tous doivent trouver l'histoire amusante de leurs écoles ou de la vie familiale. Il y en a de très banales, et les garçons, moins timides que les filles, trouvent toujours quelque bonne « blague » qu'ils osent conter puisque la reine leur a recommandé de dire la

vérité et d'oublier qu'ils parlent devant elle.

Les garçons dont deux, Tito et Mika, apprennent la plaisanterie qu'ils ont faite à un professeur grincheux : Pendant toute une semaine ils avaient capturé des hannetons et quand la boîte a été pleine d'une centaine de ces petits insectes ils ont apporté cette prison remplie d'habitants dans la classe et pendant la leçon d'histoire, au moment où le professeur parlait de Jeanne d'Arc, Tito a lâché les hannetons pour glorifier la Sainte !

Or le professeur a horreur de tous les moustiques et autres bestioles, croyant que cette avalanche venait du dehors il a ordonné immédiatement de fermer les fenêtres toujours ouvertes, ce qui a empêché les pauvres hannetons de s'enfuir. Et pendant que le professeur se débattait avec les coléoptères Tito et Mika prenaient sagement des notes sur Jeanne d'Arc afin de pouvoir faire un devoir sensationnel sur l'héroïne française.

Ce fut une magnifique histoire qui eut le plus vif succès car dans chaque enfant qui va en classe

il y a un révolté prêt à partir en guerre.

La reine rit comme tous ses convives, aujourd'hui elle n'a pas le courage de gronder qui que ce soit, il faut que dans le royaume tout le monde soit heureux.

Après le déjeuner, lecture, télévision, radio, mais malheureusement celle de France que les enfants aiment à prendre annonce que le comte et la comtesse de Bagatelle, roi et reine de Labonie, en exil, viennent de quitter l'aéroport du Bourget pour rentrer dans leur pays où leur fille, une reine de quinze ans, les attend. Ils ont été salués à leur départ par l'ambassadeur de Labonie et d'autres personnalités françaises qui, pendant ces deux années passées en France, avaient pu apprécier l'amabilité et le courage avec lequel les exilés acceptaient l'éloignement de leur pays.

Avec quelle attention passionnée, soudain, les enfants ont écouté cette communication ! Dès qu'elle est terminée, les petites mains ont arrêté les appareils et leurs visages tournés vers la reine l'ont interrogée, car ils n'osent parler.

Une toute jeune qui n'a pas sept ans et ne

connaît rien au protocole s'est approchée de Marina et posant ses mains sur les genoux de la souveraine lui a demandé :

– C'est-y ton papa et ta maman qui reviennent ?

Et Marina est bien obligée de répondre :

– Oui, dit-elle, mais il ne faut en parler à personne, c'est un secret que vous allez emporter avec vous et qu'il ne faut pas répéter. Vous savez ce que c'est qu'un secret ?

– Oui, répond la toute petite, ce sont des paroles qui entrent dans une oreille et qui ne doivent pas sortir par l'autre. La maîtresse nous l'a expliqué hier.

– C'est tout à fait ça, reprend la reine, quand le secret est entré par l'oreille il faut le garder et l'empêcher de sortir par l'autre.

– Comment ? demande la petite fille.

– En se disant tout le temps : j'ai promis à la reine de ne pas dire que son papa et sa maman arrivent ce soir.

– Mais si je me dis ça, tout le monde

l'entendra !

– Non, car il faut le dire tout bas.

– Mais c'est un joli secret et il n'y a que les vilaines choses qu'on dit tout bas.

La reine n'insiste pas, il y a des logiques d'enfants ne s'accommodant pas avec la vie. Et cette petite n'a pas encore assez vécu pour comprendre que dans le royaume, qui est le plus paisible, il y a peut-être de mauvaises gens qui rôdent, espérant pouvoir profiter de l'incident qu'ils arriveront peut-être à déchaîner.

Les enfants semblent avoir oublié le secret, ils ne posent aucune question et s'en vont au tennis ou à la balançoire surveillés par M^{me} de Bure ; seule la petite fille qui a interrogé la reine restée près d'elle avec un livre de lecture et ne cesse de répéter : le papa et la maman de la reine arrivent ce soir ! c'est un secret, je ne dois pas le dire.

Le goûter terminé avec une hâte qui étonne Marina, les enfants la quittent, comme d'habitude, après l'avoir remerciée et la souveraine leur rappelle la promesse qu'ils ont

faite de ne pas parler de l'arrivée.

Les grands affirment qu'ils savent ce que c'est qu'un secret et emmènent la petite fille qui a consenti à ne plus répéter tout le temps : le papa et la maman de la reine arrivent ce soir, c'est un secret que je ne dois pas dire.

Dès leur départ la reine jette un manteau sur sa jolie robe, mise pour plaire à ses parents, embrasse la comtesse de Bure qui viendra dîner ce soir au Chalet des Roses et monte dans la voiture qui l'attend. Elle s'en va vers le chalet des enfants pour apporter comme à chaque visite jouets, bonbons et gâteaux qui ne peuvent leur faire du mal.

La journée s'achève en beauté et le soleil qui s'apprête à disparaître incendie cette mer que l'ancien roi dans son exil a tant regrettée. Ils reviennent par un soir splendide, c'est un heureux présage.

Chez les enfants malades elle ne fait qu'une courte halte, elle est pressée d'arriver au Chalet des Roses car elle a vu passer des avions et elle pense que celui de ses parents est peut-être déjà

là.

Au Chalet des Roses tout est en ordre, chaque pièce a été fleurie. La cuisinière qui a peut-être deviné quels hôtes sont attendus a fait les plats préférés de l'ancien roi et après avoir tout visité, tout examiné, la reine bien impatiente s'assied sur la terrasse admirant cette vue dont son père ne se lassait jamais et qu'il va retrouver peut-être plus belle qu'il ne l'a jamais vue.

Il semble à Marina que le ciel est d'un rose inconnu qui se reflète dans la mer, les petits bateaux avec leurs voiles de toutes les couleurs n'ont jamais été aussi nombreux et les mouettes, ces grands oiseaux blancs, tourbillonnent dans le ciel comme s'ils dansaient un ballet conduit par des musiciens et un chef d'orchestre invisibles.

C'est trop beau, Marina est si heureuse qu'elle voudrait mourir pour emporter son bonheur. Dieu la comble de présents, pourra-t-elle jamais assez le remercier ?

Elle ne se rend pas compte que Dieu la récompense. Pendant deux ans, malgré son jeune âge, elle a accompli son métier de reine,

vaillante, courageuse, pensant aux autres, jamais à elle-même. Elle a été une grande chrétienne, un exemple, et aujourd'hui elle récolte ce qu'elle a semé. Celui qui voit tout a vu ses efforts, son travail, et aujourd'hui Il lui donne la joie.

Marina qui guette les voitures, les passants, s'aperçoit que la grille du jardin s'ouvre doucement et qu'un groupe d'enfants, tenant chacun une superbe rose à haute tige, marchant lentement, viennent vers le chalet en silence. Sur les marches qui conduisent au perron ils s'arrêtent et se placent l'un en face de l'autre, formant une haie fleurie, charmante. Marina comprend que l'arrivée des hôtes est signalée et qu'ils vont être là dans un instant.

Une auto paraît, celle du président du Conseil, et Marina voit son père en descendre soutenu par le commandant Sandor, tant son émotion est forte, et sa mère toujours vive et alerte vient le rejoindre.

Son bras est offert à cet homme bouleversé qui, bien qu'il ne soit pas âgé, ressemble à un vieillard. Il se dirige vers l'escalier où les enfants

l'attendent avec leurs roses.

Vers eux il tend les mains mais apercevant sa fille au haut des marches, retrouvant de la force, de l'énergie, abandonnant le bras qui le soutenait il s'avance vers elle.

Une étreinte les réunit, si longue que la mère réclame son tour, et c'est avec ses parents que Marina pénètre dans le chalet.

Le président du Conseil pense qu'il n'a plus rien à faire. Les enfants posent leurs roses sur les marches et dans un ordre parfait s'en vont.

Assis dans le studio meublé par l'ancien roi auquel on n'a pas touché, les parents regardent avec extase leur grande fille qu'ils trouvent si changée. Ils avaient laissé une enfant, ils retrouvent une femme. Par le président du Conseil ils ont su son activité, son travail, son dévouement pendant ces deux années d'exil et ils veulent essayer de lui dire qu'ils sont fiers, très fiers d'elle, mais la jeune reine ne le permet pas. Elle a été admirablement aidée par le président du Conseil et chaque jour dans la petite chapelle du château elle allait demander les forces dont elle

avait besoin et jamais elles ne lui ont été refusées. C'est Celui qui lui a donné le grand bonheur d'aujourd'hui qu'il faut remercier.

– Ma chérie, reprend le roi, ma petite fille d'autrefois, te retrouver, finir ma vie si chancelante près de toi, c'est tout ce que je désirais. Tu as gardé le royaume, tu l'as sauvé et il faut continuer à le défendre. Il y a toujours des mauvaises gens qui rôdent, des envieux, il faudra t'en méfier. Et puis, plus tard, tu te marieras, tu auras de beaux enfants qui, j'espère, ne seront pas comme moi envoyés dans tous les pays du monde pour échapper à la guerre qui ravageait notre pays. Ces éducations différentes m'ont donné une santé précaire, une âme craintive, et quand je suis devenu roi, à la mort de mon père, j'étais à l'étranger, je n'avais jamais vécu dans mon pays, il m'a fallu le découvrir et j'ai été entouré de ministres avec lesquels j'aurais dû lutter et je n'en avais ni la force morale ni physique. Heureusement un homme est arrivé et ce commandant Sandor qu'on voulait fusiller nous a tous sauvés, pays compris. Ma petite fille, continue ta tâche, le président du Conseil affirme

que tu peux être, que tu es déjà, une grande reine. L'Évangile depuis longtemps a laissé aux peuples de la terre le secret du bonheur, nous n'avons qu'à ne jamais l'oublier et à le répéter sans cesse : « Aimez-vous les uns les autres », et tout ira bien.

Et le comte de Bagatelle, cessant d'être sérieux, ajoute :

– Maintenant je vais te laisser avec ta mère qui te réclame et je désire aller voir ma vieille amie la mer et mes roses. Je ne peux croire que je ne les quitterai plus. Elles n'ont jamais été si belles !

Et l'ancien roi, très droit, rajeuni, s'en va seul, sur la terrasse, le visage rayonnant de bonheur. Il a oublié ses fautes, ses années d'exil, il a tout oublié, il est heureux.

Et après avoir contemplé la mer, il se dirige dans le parc, ramassant sur chaque marche les roses laissées par les enfants sans comprendre que ces fleurs sont comme une absolution donnée par le peuple au père de la souveraine qui porte avec tant de courage et d'abnégation le fardeau royal qu'elle a accepté.

Dans le studio Marina se rapproche de sa mère, assise à côté d'elle, elle pose la tête sur l'épaule maternelle, geste auquel elle a tant pensé et elle murmure d'une voix pleine de tendresse :

– Maman, dites-moi, comme autrefois, quand je vous apportais une bonne place de l'école : ma petite fille chérie, je suis contente de toi.

Et en caressant la tête blonde nichée sur son épaule la comtesse de Bagatelle répond :

– Non, ma petite fille chérie, je ne suis pas contente de toi, je suis fière, si fière de la reine que je n'ose plus l'embrasser ! Tu seras, tu es déjà une grande souveraine.

Et Marina mettant ses bras autour du cou de sa mère donne les baisers que la chère maman n'ose plus donner.

Cet ouvrage est le 369^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.